

tentatives...

oxymores

mots

délires

pléonasmes

images

lettres

paradoxes ?

## TRACES

imaginations

métaphores !

textes

nouvelles

récits

essais...

écrits

parenthèses

extraits des textes écrits lors des  
ateliers d'écriture

---

*amicale laïque de la glacière*

septembre 2008

juin 2009

### Mœurs et coutumes en Pacifinil, de Marguerite Mod

Septembre 2008. Cela fait maintenant six mois que je partage la vie des Murmureurs. Dernière grande tribu de la région du Pacifinil, le peuple des murmureurs vit sur les rives du lac Pongote, à l'orée de la forêt des Trépassés. Le village est composé de huttes disposées de façon circulaire. En son centre est bâtie une grande structure, sans mur, au toit recouvert des palmes que produisent les grands arbres de la forêt voisine. Entre cette sorte de forum ou de halle et les huttes, un grand espace libre en terre battue, circulaire lui aussi.

Les murmureurs vivent au plus près de la nature qui les entoure. Ils doivent leur nom au vent permanent qui souffle sur la région, et dont les bruissements dans la végétation et les habitations créent un son doux comme un murmure. Nombre de cérémonies rituelles et festives reposent sur cette singularité.

Rassemblés sous la halle, en groupe compact, la tribu fait rempart au vent qui, arrêté dans sa progression, se replie et se déploie avec plus de force sur la piste circulaire entourant la halle, piégé de l'autre côté par la disposition des huttes serrées les unes contre les autres. Le vent y souffle plus fort, le murmure de la brise enfle hésitant entre grondements et ronflements.

Les murmureurs accompagnent ce phénomène de lentes psalmodies. Inspiration, expiration accompagnées de AN, OH, et autres labiales mouillées. Peuple habité par le vent et semblant communiquer avec lui.

Au cours de ces nuits particulières, j'ai pu contempler les zygouanes angora, ces immenses papillons planeurs, tourner autour de la halle, portés par le vent en vols majestueux. La fourrure duveteuse de leurs ailes miroitait sous la lune, en une myriade d'étincelles éphémères. Spectacle magnifique.

La semaine dernière a eu lieu la cérémonie annuelle du culte de la colère. Peuple doux et pacifiste, cette cérémonie leur permet d'extraire de leur corps, et de leur cœur, haine, ressentiment mauvaise humeur accumulées dans les mois écoulés.

Ils utilisent pour cela un fruit qui pousse sur les berges du lac, le raisin de la colère, dont l'ingestion de la chair provoque des effets hétéro agressifs. Les grappes sont récoltées dans des urnes, les graines écrasées et le jus chauffé sur des sortes de braseros disposés au centre de la halle. A la nuit tombée, le soir de la pleine lune, la tribu se rassemble et boit ce breuvage.

Les psalmodies accompagnent le murmure du vent. Une impatience gagne l'assistance qui ébauche une danse, passant d'un pied sur l'autre sur un rythme de plus en plus soutenu, tendu dans une attente fébrile.

A l'arrivée des premiers papillons une onde parcourt la foule. Et tout à coup c'est parti. Un individu quitte le groupe, fuse sur la piste circulaire, court au milieu des étincelles créées par les papillons, en saisit un et lui arrache les ailes d'un coup de dent, puis revient sous la halle son trophée à la main. Un autre part, puis un autre et un autre. Sur la piste, humains et papillons portés par le vent tournent en une ronde funeste. Au milieu du murmure du vent on entend les claquements secs des dents brisant les ailes.

En peu de temps, plus rien ne miroite sous la lune. Les yeux hagards et les mains pleines de la fourrure duveteuse, les murmureurs assis en cercle sous la halle, s'éventent des longues ailes en reprenant leur souffle.

Véronique

## Premiers contacts avec les Cornifloriens

*Par Jean-Eusèbe Psitak de Ledbète, membre émérite de la Société Ossobuquienne d'Ethnologie.*

J'atteignis l'archipel des Marquises Rouges, à la fin du mois de mouai de l'ère Freddy Martin, après vingt et un jours d'un cabotage éprouvant à bord d'un bananier qui desservait les ports du Pacifinil Oriental. Il me fallut encore deux jours avant d'apercevoir les côtes découpées de l'île de Djerblois, ma destination.

Epuisé mais heureux, je débarquai, donc, au port de Zimbalong, le premier chouin, en pleine chaleur. Les récits des rares voyageurs du passé – jésuites mirovskèdes – que j'avais consultés à la bibliothèque Joshua Surmulet m'avaient empli d'une curiosité teintée d'appréhension. Tous, en effet, décrivaient les Cornifloriens comme un peuple béotien, peu communicatif et, pour tout dire, antipathique. Cependant, malgré mes vingt-huit ans, mon enthousiasme juvénile et mon ardeur scientifique restaient intacts. Dans mon sac, les dix études de Sigismond Surmulet consacrées aux tribus ourgandines : mon viatique et mon talisman.

Pour une capitale, Zimbalong paraissait, certes, un peu rustique. Le long de la rivière Poin-poin s'entassaient des masures grises, sans porte. Elles étaient toutes pourvues d'une lucarne d'où pendait une échelle de corde, ce qui m'intrigua fort. J'en fis un croquis, assez réussi, du reste.

Je franchis la Poin-poin par un des ponts de singe qui en reliaient les deux rives. Cette peuplade avait, de toute évidence, un goût pour l'exercice physique, individuel ou collectif impressionnant! Arrivé sur la berge, j'avisai, alors, un homme, à la barre d'un frêle esquif. Brun, courtaud, il était vêtu d'un pagne grisâtre, du chanvre, probablement, dont la région regorge. Je lui souris, impatient d'aborder mon premier indigène, et esquissai quelques mots de corniflorien, des mots cordiaux de voyageur curieux, tandis qu'il amarrait sa barcasse à un boulard.

« Bonjour, mon ami ! Jean-Eusèbe. Moi, venir d'Ossobuquie. Quel est ton nom ? ». Ce disant, je lui tendis une main amicale. En retour, il me lança un regard peu amène et, tandis que ses lèvres s'arrondissaient, je perçus un bruit aigu, continu qui me vrilla les tympan. Que m'arrivait-il ?

Je repris mes esprits, après quelques secondes, et rassemblai mes connaissances. Ce son étrange ne m'était pas inconnu : il m'évoqua le cri strident du tégévé, typique des contrées frangoloises. Autrefois, j'avais connu bibliquement une jolie tégévée qui, hélas, n'avait pas les caténerfs très solides et dont les colères fréquentes m'avaient laissé fragile de l'oreille.

Comment cette petite ethnie, rude, retirée, avait-elle pu être en contact avec les Frangolois, ce peuple des Lumières? Impossible ! En attendant, je regardai de tous côtés. Mon interlocuteur avait profité de ma surprise pour s'emparer de mon sac dont il fouillait le contenu après l'avoir renversé. « Flous-flous, flous-flous ! » hurlait-il. Décidément, ce n'était pas ici que mon ouïe trouverait le repos...

Choqué par ces manières franchement discourtoises, je gardai le sourire tout en tâchant de récupérer les objets éparpillés. Je mis, vite, la main sur le tome six des études de Surmulet, constitué d'un petit lexique corniflorio-ossobuquien. Flous-flous : argent. Bien entendu, il voulait de l'argent ! Comment n'y avais-je pas pensé ? « Amadouer le sauvage par un cadeau de bienvenue, c'est le B.A, BA, pour un ethnologue. » répétait mon maître.

« Excuse-moi, ami. Toi prendre ces quelques sous ! (Malicieusement, je lui fourguai des frangols qui n'avaient plus cours.)

- Ya-ya, ya-ya ! », s'écria-t-il. Les bras en l'air, il faisait claquer ses doigts, bouger ses pieds, exécutant, ainsi, une sorte de danse qui rappelait le fandangol. Sa joie naïve m'émut. En échange de ce don, comme il était écrit dans tous les ouvrages d'ethnologie, j'attendis un contre-don, qui ne vint pas.

Tout à coup, les masures vomirent un flot désordonné et braillard d'individus en pagne qui se mirent à me lapider à coup de courges. Mais, cette fois-là, je ne fus pas le jouet de ma suffisance

ossobuquienne : il s'agissait, évidemment, d'un jeu de village, peut-être même d'un de ces nombreux rites initiatiques que les nations primitives réservent à leurs hôtes.

Entre deux attaques, que j'évitai en riant aux éclats, je remarquai la couleur rosée inouïe de leurs courges. Je fis quelques pas de côté et, croquant la courge et l'autochtone, sur mon calepin de moleskine noire, je notai ces mots : « Cucurbitacée extraordinaire. Corniflorien robustaquin. ».

Catherine 2

## Distractions de malade

---

Alors qu'enfant je jouissais d'une santé de fer, mon adolescence se passa sous les plus sombres auspices. Je fus atteint de toutes sortes de maladies, tant somatiques que psychiques. Je fus tour à tour diabétique, hébéphrénique, variolique, tuberculeux, poitrinaire, rhumatisant, contagieux, myopathe, sclérotique, et j'en passe. Une infinité de pustules envahirent mon corps, aussitôt remplacée par une urticaire géographique géante, suivi d'abcès purulents.

Les spécialistes les plus renommés se pressèrent à mon chevet, sans résultats probants. Aussi un ami de mes parents me conseilla un voyage, qui me permettrait de m'extraire de ma pénible condition, ou tout au moins de m'en distraire. Je fis donc mes bagages et, à l'âge de vingt ans, je pris pour la première fois l'avion au départ de Douagoubao, ma ville natale. Direction ? Le Coloristan, où cet ami possédait une villa sur le bord du lac Taros.

Lorsque l'avion atterrit à Bourg-Perdu, je n'avais pas dormi au long des dix-huit heures de vol. Ce fut donc passablement étourdi que je foulai le tarmac du petit aéroport. La première chose que je remarquais, ce furent les papillons géants, dont j'appris ensuite qu'ils se nommaient Attacus de children. Ils étaient particulièrement beaux, avec leurs ailes dentelées et chamarrées, leurs antennes duveteuses, leur corps à fines rayures contrastées.

Mon deuxième étonnement fut pour les Oligophrènes, peuple premier de ce petit pays. Tout me surprit : leur allure singulière, due à leur chevelure bouclée dans laquelle ils s'enveloppaient, la pâleur bleutée de leur peau. Je fus tout particulièrement frappé par leur faciès : yeux mi-clos, bouche perpétuellement entrouverte, bave aux commissures des lèvres : j'étais tombé, pensai-je alors, chez un peuple de débiles profonds. Mais ma santé étant mon principal souci, je décidai de ne pas y accorder d'importance.

Je pris donc possession de la villa du lac Taros, dont les rives étaient couvertes d'arbres aux longues feuilles d'un vert ardent, dont les petits fruits à la coque granuleuse et noire cachait une chair rosée et juteuse, d'un goût délicat. Avec la chance qui me caractérisait, le premier dont je me régala appartenait à la variété béatifica, vénéneuse. Je fus donc atteint, durant cinq jours, d'intenses diarrhées grassieuses et de profuses papules. Résigné, je pris comme d'habitude mon mal en patience. Dès que je fus à peu près rétabli, je repris mes pérégrinations en forêt. Mes rencontres avec les oligophrènes se multiplièrent, et je découvris que leur dehors apathique cachait des trésors d'astuce. Ce furent ainsi de longues, et un peu laborieuses, mais passionnantes, conversations, sur les sujets les plus divers.

Lors d'un de ces échanges, Maritumba, jeune garçon de dix-sept ans, me prodigua le conseil qui allait changer le cours de mon existence.

Va au lieu-dit la Source Velue ; les attacus y éclosent en grand nombre. Déshabille-toi et allonge-toi parmi les herbes sauvages. Quand le soir tombera, tu verras approcher les papillons en foule. Ne crains rien. Ferme les yeux, et laisse-les se poser sur ton corps. Tu veux que je t'accompagne ?

Nous partîmes main dans la main et je fis ce qu'il m'avait dit. Au coucher du soleil, les attacus se posèrent et s'attaquèrent à ma peau, dans laquelle ils plongèrent leurs dards, se repaissant de mon sang. Je m'affaiblissais, j'étais étourdi, engourdi, puis je perdis connaissance. Au petit matin, couvert

de rosée, j'ouvris les yeux sur mon compagnon qui m'avait veillé toute la nuit. Dieu m'est témoin : il y a de cela deux ans, et j'ai retrouvé l'énergie, la peau lisse, les articulations souples, le cœur régulier, l'œil vif, les joues roses de mon enfance.

Carole

## Le récit de Simone

---

Ce fut une sensation singulière, surprenante, soudaine de légèreté ; comme entourée de nuages évanescents, survolant une longue traînée blanchâtre, je fus déposée sur une crique de sable fin entourée de rochers abrupts. Que diable faisais-je là ? Où étais-je ? Et pourquoi ? Je me frottai les yeux, les écarquillai et découvris peu à peu un petit peuple archaïque à prime abord, descendant d'une barque de pêcheurs. Le plus futé s'approcha de moi et surpris de ma présence, me regarda sur toutes les coutures avec ses yeux globuleux, exorbités à faire peur.

Je lui dis Bonjour et lui demandai où je me trouvais.

- Ah, ça, c'est la meilleure ! Et toi d'où tu viens, tombée du ciel, ou un extra-terrestre ?

- Mais pas du tout, je voyage pour découvrir un nouveau monde merveilleux paraît-il !

- Bravo, tu es bien tombée. Ici, tu es chez le peuple des Ossobucos dans la presqu'île de Jovastère : la terre des multiples joies où l'on danse la Jova.

- Qu'entends-tu par multiples joies ? Que veux-tu dire ?

- On est toujours joyeux, on est tous des copains. Tu sais, on a l'air un peu brusques, maigres et osseux, mais reste avec nous, tu verras on a le caractère heureux, on s'entraide, chacun travaille dans la bonne humeur.

- Alors, c'est comme le paradis lui dis-je ? Si tu peux m'héberger, je resterais bien volontiers.

Et le petit homme alla trouver ses copains, et ce fut immédiatement la fête, là sur la plage. Ils eurent vite fait d'allumer un feu, firent griller le poisson de leur pêche quotidienne, aux noms bizarres, extravagants, impossibles à retenir, tandis que les femmes vinrent apporter une soupe de légumes cultivés par elles-mêmes, dans leurs jardins, et d'une saveur particulière, un mélange savant d'épices dont elles étaient fières de me citer les noms impossibles à retenir ; que diable, cette mémoire défaillante !

Pendant ce repas improvisé, ce fut un concert d'échanges, chacun y allant de sa petite histoire... Pas de cacophonie, incroyable, non ? Ce respect de l'autre, cette attention ! Cette écoute ? Vois-tu, dit Lien, nous avons su garder nos coutumes ancestrales, chacun peut dire ce qui lui passe par la tête, aucun ne lui coupera la parole, nous respectons la nature, vivons avec elle qui nous donne tant, économisons l'eau si précieuse. Capucine, petit bout de femme de 4 ans, me tire par la manche : « Tu sais, moi, che dit touchour à Loulou qui faut pas laiché le ropinet ouvert, sinon faudra se laver à la rifière ».

Le vieux Ossobuco se lève, tous font de même, il vient vers moi, déplie son bras d'un point à l'autre de l'horizon : vois comme c'est beau ! Oui, magnifique lui dis-je avec émotion, observant le disque lumineux du soleil disparaître petit à petit en songeant à la splendeur du soleil de minuit dans les régions polaires, va savoir pourquoi ? Puis il m'emmène avec lui sur un chemin broussailleux parsemé d'épineux et de graminées, j'ai du mal à le suivre, m'égratigne, trébuche, manque de tomber, et commence à avoir peur ! Où m'embarque-t-il ? Tous les autres ont disparus et il fait de plus en plus sombre...

J'entends des bruits insolites, des crissements, une sorte d'angoisse m'envahit, j'entrevois enfin quelques habitations champêtres, des ombres à leurs côtés, des voix, Ouf ! Mr Oslo me conduit dans son « chalet », me fait entrer, me présente femme et enfants absents au repas, en me précisant avec fierté qu'il a tout construit de ses mains alliant crottin de cheval, papier journal et terre pour les

murs, puis me tend un morceau de bois de chêne que je soulève allègrement, bizarre... et me dit « tu vois, c'est du solide, c'est avec ça que je fais toutes les charpentes du village. »

C'est un très beau mais dur métier lui dis-je, en admirant le travail accompli chez lui, mais intriguée sur la solidité de son habitat. Je suis fatiguée, éberluée de ce début d'aventure et je voudrais bien me reposer, ne plus me poser de questions ! Je le remercie et le complimente tandis que sa femme me convie à la suivre et me propose son hospitalité que j'accepte avec soulagement.

Il faut préciser à cet instant que ce « chalet » n'est en fait qu'une seule très vaste pièce avec de nombreuses cloisons, on dirait de petits compartiments ou des niches, mais peu importe, je suis si tendue, que je ne vois plus rien et suis vraiment contente de me retrouver enfin seule, m'affale sur un matelas et m'endors.

J'émerge doucement, je suis entourée de toiles d'araignées, et deux petits monstres rigolos s'aventurent jusqu'à moi : « allez, debout, qu'est qu'tu crois ? » Je suis encore toute fripée, ne sais plus où je suis, je vois des petites bêtes comme des loches ces espèces de limaces grises, puantes et me lève d'un bond et veux partir bien vite de là.

C'est alors que les deux petits monstres se mettent à danser la Jova en tapant des pieds et des mains, en sautillant d'un pas cadencé, me prennent par la main, et me font tourner jusque vers la Mamée qui me sert une sorte de bouillie, appétissante ma fois, accompagnée de toutes sortes de fruits dont évidemment j'ai oublié les noms, mais délicieux. Je remercie la Mamée de l'hospitalité de sa famille qui a disparu à mes yeux et me demande bien de quelle façon je vais pouvoir rentrer chez moi ne sachant ni comment ni pourquoi je suis dans cette île de Jovastère !

Je sors du chalet, prends un chemin qui devrait me conduire vers la mer puisque l'île est petite. Je passe à travers bois, appréciant le calme, le souffle léger du vent dans le feuillage, le murmure d'un ruisseau la mélodie d'oiseaux rares dont évidemment j'ai oublié les noms. Tout incite à la méditation...

Et je me souviens tout à coup d'avoir entendu parler d'une plante grimpante, très accrocheuse, la perce-muraille, qui se faufile à travers le moindre interstice, très fournie en feuillage fin et découpé aux petites fleurs violettes, or je n'en ai pas encore vu ; au lieu de chercher à retrouver la mer, je devrais me diriger vers la partie rocheuse de cette île. Alors, je fais demi-tour, me dirige vers le village, c'est quand même plus malin que de vouloir se sauver ? Quelle froussarde ! Je marche un bon moment, file à l'Est, la végétation est toute différente, on se croirait en Ardèche ça grimpe, c'est sauvage, quel plaisir ! Mais là ! Ces fleurettes, ne seraient-ce pas des petites perce-murailles ? Je m'approche, me baisse, sors ma loupe, examine et, ça m'en a tout l'air ! Je continue ma promenade dans cette partie rocheuse, qui en est recouverte, c'est magnifique.

Tout à coup, un homme, avec son chien ? Puis deux, puis trois... Des chasseurs ? Je dois avoir l'air bizarre, ils me fixent, à nouveau, je ne suis pas très rassurée et ce chien ne me paraît pas normal. Je me risque à les saluer, l'un d'entre eux répond à mon salut en retirant son couvre-chef, le cabot vient me flairer, il n'a pas l'air méchant, ça m'encourage à demander à son maître le nom de ce compagnon.

Ah ! Madame, c'est « Loche Gobe-mouche », ce n'est pas un chien mais un mammifère domestique très peu connu qui a été découvert dans l'île Patchwork après une éruption volcanique. Mon grand-père et mon oncle ont importé ici un couple de ceux-ci il y a quelques années puis les ont apprivoisés et je peux vous assurer que toute leur descendance a donné de très fidèles compagnons.

Je vois en effet qu'ils ne vous quittent pas et vous obéissent. Puis-je vous demander d'où vient leur nom ? Et, ces messieurs se mettent à pouffer de rire ! C'est toute une histoire, là bas à Patchwork, les habitants leur ont donné ce nom car ils étaient très prompts à chasser les mouches et autres insectes lors de vastes invasions et leurs grosses têtes ont un peu la même forme que celles des limaces.

Je les remercie, pas très convaincue de leurs explications, pensant qu'ils se sont foutu de moi et continue à escalader la roche jusqu'au sommet. Là rompue, je m'allonge dans un champ d'herbe fraîche et m'assoupis...

Je me réveille doucement avec un méchant mal de tête, mes jambes sont lourdes, je suis toute endolorie, m'étire, tâte le sol... J'ai l'impression d'être sur une douce et souple moquette ! En réalité il s'agit d'une abondante couche de perce-muraille aux feuilles oblongues d'un vert bleui et, surprise, aux fleurettes multicolores dont se dégage un subtil parfum, je les croyais toutes violettes !

C'est peut-être là une cause de mon mal de tête... Mais, assez de repos, je dois continuer l'exploration de cette île de Jovastère, redescendre vers le village. Et me voilà partie à travers bois écoutant à nouveau le charme délicat des chants mélodieux des oiseaux.

C'est vite dit, je perçois petit à petit un bruit régulier, surprenant, de plus en plus fort comme celui d'un métronome ou d'un marteau piqueur. Que ce peut-il être ? Je m'arrête, prête l'oreille, observe et je découvre... Non pas un, mais une ribambelle de petits oiseaux, vraiment petits, au long bec étrangement pointu, qui ne cessent de taper du bec sur le moindre morceau de bois, un peu comme les pics verts de nos forêts.

J'apprendrai plus tard qu'ici ce sont des Pics-marteau ! Je m'enfonce un peu plus dans les taillis, m'approche d'une sorte de grotte, stupéfaite de voir, un écureuil « troglodyte » paraît-il, si j'en crois l'homme surgi subitement d'un bosquet. *A suivre !*

Simone

## Ma vie chez les Mirovskedes

---

Je vais terminer cette série d'articles « ma vie chez » par mon tout dernier séjour. Ayant quitté les non-non-non, où j'ai pu vivre dans un climat plus tempéré que chez les Dougoubao, je me suis enfoncé dans ces zones plus que froides où l'hiver règne six mois par an, gelant l'Océan Kivuloire. J'ai donc découvert le peuple des Mirovskedes, étrange peuple. Très étrange peuple et pays.

Imaginez une immensité blanc grisâtre, très légèrement montagneuse, au bord d'un océan complètement gelé d'un blanc lumineux. Tout le long de la rive s'élèvent de petites cahutes en bois de couleur vert-rouge. Quand on s'en approche, on est frappé par leur aspect : à certains endroits, le bois apparaît nu, comme si on l'avait rasé, et autour de ces pelades, le bois est couvert de minuscules feuilles frisées. Les habitants m'ont appris que leurs casemates étaient construites en bois de mouton-feuilles.

Avant d'aller plus loin, parlons de ce peuple. Ce sont d'étranges petits bonhommes au teint jaunâtre, couverts de la tête aux pieds de peaux de pingouins. Le plus surprenant ce sont les énormes lunettes que tous portent dès leur naissance. On pourrait presque croire qu'ils sortent de leur mère nantis de ces verres épais cerclés de noir. Ils m'ont expliqué que le soleil frappait la glace et que son reflet d'un éclat éblouissant les rendait tous malvoyants. Très primitifs, sans grands rapports avec les autres pays du monde, n'ayant aucune conscience des avancées scientifiques, ils vivent surtout sur eux-mêmes. Ceci s'ajoutant à leur malvoyance, ils parlent mal, et sont en perpétuel questionnement, ce qui donne à peu près ceci : skédés tu fais ? skédés es-tu ? skédés t'as faim ? ».

A propos de cette dernière question, ils ont souvent faim, la nature n'étant pas très généreuse avec eux. Ils arrivent à pêcher des Capra lubiensas, qui s'illuminent sous la glace quand ils sont frappés par un rayon de soleil. Ils sont d'ailleurs la base de leur alimentation. La terre, stérile, ne leur offrant pas de cultures, ils sont arrivés à prendre contact avec le Canada où pousse le mouton-feuilles. Ils commandent régulièrement, à la fonte des glaces, ces moutons-feuilles qui leur servent à deux choses. Le bois, à la construction de leur habitat ; les feuilles restant sur les troncs non élagués sont utilisées en légumes, d'où les pelades sur les murs. Quand toute la maison a été tondu, ils la cassent

et en font du bois de chauffage. Ils se reconstruisent une nouvelle cahute à l'emplacement de l'ancienne. Très gentils, ils vous ouvrent volontiers la porte de leur logis, à condition que vous apportiez votre ration de légumes.

C'est grâce à ces quelques jours vécus auprès d'eux que j'ai enfin compris pourquoi ce peuple se nommait « Mirovskedes », les dictionnaires étant, à ce jour, restés très vagues à leur sujet.

Chers lecteurs, je vous quitte quelques temps afin de me reposer. Après quoi, je reprendrai mes pérégrinations. Je pense à une visite, pour comprendre et m'initier à la vie des Maze-mazette ».

A bientôt donc,

Hélène

## Parenthèse

---

Pôri-Goulette, mon roman ethnographique consacré aux Garigous, m'avait promu citoyen d'honneur de la République des Lettres Hermanopratives. Et, en trois mois, l'attachée de presse de Matulu avait exhibé Maurice Des Bris, auteur-voyageur, au salon du livre de Tartilly, exposé sa face binoclarde et enjouée à la télévision, exporté son écriture érudite au Guadesbury. La représentante de la vénérable maison de la rue Bastien Trottin m'avait vidé de ma substance...

J'étais désemparé devant la page blanche. Pour satisfaire mon désir d'écrire (libido scribendi), je lutinais, harcelais la muse dans des lieux de plaisir mais cette gueuse-là ne pratiquait pas l'amour tarifé et je n'en retirais que gueules de bois et augmentation de mon taux d'acide urique. Ma libido amandi, aussi, était au plus mal. Ma jeune maîtresse de quinze ans m'avait plaqué pour le directeur de Radio Foune tandis que Jozette, mon épouse, ma complice, avait décidé de faire « appartements séparés », au sein de notre immeuble (les apparences étaient sauvées).

J'essayai bien de me rabibochoer avec Marie-Justine, à qui j'avais fait un enfant vingt-cinq ou vingt-six ans plus tôt (une fille, je crois) mais la trouvai distante. Usure du temps ( Fugit irreparabile tempus)... Il restait quelques lectrices mais le train, en dépit de ma carte Viok, coûtait cher, sans parler du restaurant. Je confiai mon dégoût de la vie (taedium vitae) à Edmond Surmulet, mon ami d'enfance, qui était aussi mon directeur de collection chez Matulu. Il me conseilla de faire une parenthèse.

J'entrepris, donc, un voyage chez les Emansapés, contrée ultramarine, pays du cobaye-cow-boy, de l'écureuil géant troglodyte et autres animaux insolites. La tête étourdie d'alcool et de rêveries exotiques, je larguai Saint-Hermain, Pôri, la Frangole et toutes ces femmes castratrices.

Au bout d'une semaine, le paquebot me délivra des tourments maritimes au Havre des Anglais, porte méridionale du pays d'Aranker. Mon débarquement fut accueilli par un jour moribond et il soufflait, sur la baie, une de ces bises du Diable qui lui valaient, chez les matelots frangolois, ce méchant surnom de « Havre des Onglets ». Sous les rares éclairages publics, des façades délabrées, fantomatiques. Décidément, ce Havre était une antiphrase. Je m'amusai de ce bon mot.

Sac de marin à l'épaule, l'estomac apaisé par le contact de la terre ferme, je déambulai le long du quai désert, humant l'air poisseux, déchiré par les bruits des gréements et les cris des brèves à ailes courtes. Un banc de poissons acrobates (des guêpiers aiguillonnés, sans doute) s'enrubannait autour des cordages d'une goélette lunaire. Où es-tu, Pandora ?, pensai-je, en souriant aux anges.

Il me fallait bien assouvir mes appétits. J'empruntai une rue perpendiculaire au port, puis une autre. Au bout d'une venelle se trouvait une gargote. Enfumée, elle était habitée par une mélopée égrillarde et lancinante, trésor exhumé de l'univers interlope des romans de Francis Cocard. Aux murs pendaient quelques filets de pêche crasseux. Le dos appuyé au comptoir en bois, la patronne répondit par une moue lasse à mon salut cordial. Sa longue chevelure rousse dessinait des vagues flamboyantes sur l'océan de lamé gris de sa mini-robe. Juchée sur des talons « vertige », parée de colifichets clinquants, elle faisait la nique aux Ginou Boulard, Josy Leclerc et autres divinités

cinématographiques de mon adolescence. Poésie des Emansapés... Ce boui-boui était l'ancre d'une déesse marine.

Avec les quelques mots glanés auprès d'Edmond (tous les Surmulet sont linguistes), je commandai un troglouch, plat typique à base de queue d'écureuil géant. D'un mouvement de menton lent et gracieux, elle me désigna un présentoir sale sur lequel semblaient mourir quelques victuailles. Je me servis et, faisant contre mauvaise fortune bon cœur, avalai une sorte de ragoût piquant tout à fait immonde. De gustibus et coloribus non disputandum, disaient nos bons pères jésuites.

Dépité, je me maîtrisai car l'autochtone attisait le feu en moi. Le rose perlé de son lipstick rappelait les teintes délicates de l'orchidée des vertus, à la corolle scandaleuse. On aurait dit que sa bouche me murmurait : « Essaie-moi ! »...

Avec cette démarche chaloupée propre aux marins, je me rapprochai d'elle. Aucune femme, blanche ou noire, ne résiste au prestige de l'homme de lettres et mon regard bleu ardoise allait capter son regard bleu des mers du sud. Tout en m'amusant de ces poncifs littéraires, nonchalamment, je laissais aller une main câline sur sa cuisse gainée de fine résille noire. La gifle, cruelle, me sidéra. « Paie et tire-toi, bitsouk ! ».

Elle m'avait pris pour un Nonnonnon ! « Bitsouk », en frangolois, « connard », (utile précision d'Edmond) désigne, chez l'Emansapé, son ennemi héréditaire : le Nonnonnon. Quelle méprise ! Qu'avais-je donc fait ou dit ? Mes vêtements signalaient-ils le Nonnonnon, par hasard ? Je tentai de lever le quiproquo mais la sauvagesse ne voulut rien entendre. Pour me venger, je la rétribuai en une monnaie qui n'avait plus cours : le frangol.

Tournant le dos à ma déconvenue, je notai rageusement mes impressions sur mon Hemingoué (petit carnet de moleskine noire, présent fraternel de mon cher Surmulet) puis me dirigeai vers l'hôtel le plus proche. Le réceptionniste portait un jean blanc, un T-shirt sans manche et une longue chaîne dorée, à gros maillons qui lui donnait un petit côté « maquereau ». Il me tendit la clé, d'un air dédaigneux. Ce soir-là, j'écrivis quelques lignes éblouissantes où il était question de poids et d'ennui qui courbent le dos des marins.

Au matin, nu devant la glace, je me coiffai avec un peigne des fonds, tout en me disant que, si j'étais une femme, je me ferais l'amour... J'avais à peine quitté ma chambre que, dans le couloir, j'aperçus une employée, brune, courbée vers l'avant, occupée à frotter le parquet. De derrière, elle était vraiment provocante. Quand elle se tourna vers moi, je vis sa mise simple et sa face blême, craintive.

« Bonjour ! N'ayez pas peur !

- Nonnonnon !

- Moi, pas bitsouk (j'avais retenu ma leçon).

- Nonnonnon ! »

Cette dénégation répétée était, évidemment, un appel du pied : chez la femme, civilisée ou sauvage, « Non » signifie « Oui ». Quand elle s'éclipsa vers les toilettes de l'étage, je suivis la coquine, innocemment. Tout en me félicitant de cette acuité d'écrivain qui permet de lire entre les lignes, je passais mon visage espiègle dans l'embrasement de la porte quand celle-ci se referma violemment sur mon nez.

« Bordel ! » m'écriai-je. Spontanément, je revenais à mes premières amours. D'aventure en aventure, depuis mon service militaire dans la Royale, j'avais toujours fréquenté les bordels des ports (il faut bien que le corps exulte), mais l'inhospitalité du Havre avait raison de ma patience et, cette fois-ci, je décidai de réserver la douceur de mes caresses et la générosité de ma bourse à d'autres établissements. Je pris donc un taxi vers des cieux plus cléments.

Adossée à un arrière-pays montagneux et désertique, Analiban était une cité fluviale riante où se côtoyaient diverses peuplades du pays d'Aranker, Oligophrènes, Eglançais, Nonnonnon et, bien

entendu, Emansapés. J'accueillis cette tour de Babel comme un Eden. Après m'être installé à l'hôtel, je flânai dans ses artères larges et fleuries, le nez en l'air, l'œil aux aguets. Dans ma poche, je tâtais, machinalement, mon petit Hemingoué. Parfois, je m'asseyais à la terrasse d'un café, cherchant à saisir ces vocables métèques, mots d'amour, de haine, pudiques ou cochons. J'admirais les gigantesques baobabs à oromes, effleurais les poireaux turgescents des Vosges, mouillais mes lèvres aux petits geysers d'eau fraîche qui irriguaient les orchidées des vertus, plantais mes dents dans les juteuses pommes « Hello » : je savourais la vie (carpe diem).

Mon errance me porta vers le « touristinformacheune ». Sa façade était surmontée de la devise du pays, peinte en lettres dorées. « Ne fais pas aujourd'hui ce qu'autrui pourra faire demain », conseillait-elle au quidam émansapé. Un homme entre deux âges, d'une élégance ostentatoire, me « reçut » :

« Ouais ? C'est pour quoi ? Son regard me toisait, me jaugeait. Me prenait-il pour un Nonnonnon ?

- Un trekking dans les canyons du haut pays, pour demain.

- Un tréquoi ? Je fais pas ça, pas pour des gens de votre âge, en tout cas. Je vous mets le circuit-découverte ? Chasse au cobaye cow-boy puis descente de la rivière Lagwaï à la recherche de l'écureuil géant troglodyte... J'ai rien d'autre. »

Après m'être restauré et enivré d'une sorte d'Asti Spumante (bonum vinum laetificat cor hominis), je regagnai, en titubant, ma chambre et rédigeai, comme un fou, des pages torrides.

Le lendemain matin, un van à chevaux me prit à l'hostellerie pour m'emmener à la chasse au cobaye cow-boy. Ce petit rongeur des montagnes, à la vue perçante, est le mets favori des Emansapés. Il vit sur le dos du léocastor, animal presque aveugle, qui court très vite.

Des larbins nonnonnons me postèrent derrière un buisson, afin que j'assistasse à cette traque traditionnelle. Un chasseur émansapé m'expliqua, tout en caressant le canon chromé de son fusil, que le cobaye cow-boy guidait sa monture de son cri, semblable à un coup de feu. Le code était simple : un coup pour aller à droite, deux coups pour aller à gauche et une rafale, en cas d'urgence. En résumé, cet animal tirait des coups toute la journée : je me pris à rêver... L'homme de l'art cynégétique, alors, se cacha, tira une salve, désorientant le léocastor, qui alla s'assommer contre l'arbre. Il ne restait plus qu'à mettre le cobaye dans une gibecière, ce que fit un rabatteur. On laissa le léocastor sur place car sa viande était immangeable.

L'après-midi était consacré à une promenade en bateau au fil de la Lagwaï. J'embarquai dans le canot avec mon pilote qui était aussi ma guide. Blonde, grande et fine, elle était d'une beauté fulgurante ! A chaque coup de rame qu'elle donnait, son chemisier blanc s'entrebâillait sur sa poitrine pigeonnante et, tandis qu'elle me détaillait les caractéristiques du paysage de sa voix de sirène, je fixais la pointe de ses seins.

« Pas trop embrouillées, mes explications ?

- Non... Limpides, au contraire. Eblouissantes, même ! Vous ne voulez pas que je vous aide à tenir les rames ? »

Et, sans attendre de réponse, je me collai à elle. Je lui parlai de mes prouesses littéraires. Finement, je lui faisais comprendre que je savais mener ma barque ! Je crus entendre le mot « bitsouk » mais, j'eus beau regarder, je ne vis aucun Nonnonnon à l'horizon ! J'improvisai aussi quelques vers bien tournés en hommage à ma Lorelei :

« Le mois de mouai le joli mois de mouai en barque sur la Lagwaï ...

- Attention : voici le repaire de l'écureuil ! Vous débarquez ici. », dit-elle d'un ton un peu froissant. Je l'attendis mais elle vira au loin. Notre jolie histoire finissait donc en queue de poisson (desinit in piscem...).

Je marchai jusqu'à la tanière d'où sortait une queue aux dimensions extraordinaires. J'étais troublé. Mon instinct me disait que c'était une femelle. Son pelage, noir et soyeux, m'attirait irrésistiblement. J'avais la main lorsqu'un coup furieux m'étourdit. Un grognement lointain me parvint, alors, du fond de la grotte : « Bitsouk! ». La coupe était pleine : j'avais mon retour à Pôri. On me trouva une cabine sur un bateau de commerce. L'écriture occupa les sept jours de ma traversée : nulla dies sine linea, comme disait Pline qui ne passait pas un jour sans tracer une ligne. Du reste, hormis la lecture, il n'y avait rien d'autre à faire. Courageusement accroché au bastingage, je vomis plus d'une fois !

Je rentrai à Pôri, heureux comme Ulysse. Je courus chez Marie-Justine, à qui j'avais adressé une lettre enflammée où je me remémorais ses seins divins. Ne la trouvant pas chez elle, je m'adressai à la concierge : « Bonjour ! Je cherche la locataire de l'appartement 26.

- Elle n'est pas là.

- J'ai un paquet pour elle, insistai-je. ( J'avais rapporté un peigne des fonds pour notre petite.)

- C'est de la part de Monsieur...

- Maurice Des Bris.

- Nonnonnon, je ne peux pas le prendre. Et c'est pas la peine de chercher où elle habite ! »

Et elle me claqua la porte au nez. Heureux celui qui a pu pénétrer les causes secrètes des choses, me dis-je. Souvent femme varie, bien fol qui s'y fie, mais ma maîtresse fidèle était là, à mes côtés : l'écriture. J'avais achevé un monument plus durable que l'airain (exegi monumentum aere perennius), un recueil de nouvelles érotiques, intitulé Pages roses, que je voulais soumettre, instamment, à Surmulet. Je me rendis chez lui. Edmond avait des penchants polygames : il vivait avec deux concubines. L'une d'elles apparut sur le seuil :

« Ed n'est pas là.

- Vous ne vous ennuyez pas toutes seules ? dis-je avec sourire entendu.

- On a un bac blanc, demain. On révise. »

Je pris la direction de mon immeuble : j'étais content de revoir ma charmante épouse, Jozette, mon port d'attache. La porte était entrebâillée : j'entrai dans son appartement. Je la cherchai. Un murmure m'incita à ouvrir la porte de la chambre : nu, au milieu des draps défaits, Surmulet fumait sa cigarette ! J'étais trahi, doublement trahi. Et moi qui défiais le beau sexe !

« Mulier templum supra cloacam » : la femme est un temple élevé au-dessus de l'égout. (Saint Augustin avait raison).

Catherine 2

## Aventure chez les Flordelmals

« Nom d'une guigne à grappes ! ». Ce furent les mots qu'entendit Georges Cohen-Wrangler lorsqu'il foula pour la première fois les terres qui bordaient le Pacifinil. Il se saisit fébrilement de sa planquette à enregistrer, et traça l'expression d'un coup de stylet. « Ah, guigne-misère, cascade à grappes ! » soupirait une femme blonde, aux seins généreux, assise sur un rocher tapissé de fleurs multicolores. Georges s'approcha et, la saluant, s'enquit du motif de ses lamentations.

« Misère de guigne, nos enfants sont décimés, notre peuple est en danger ! Figurez-vous, cher monsieur, continua-t-elle, mais asseyez-vous donc à mes côtés sur la moquette, figurez-vous donc qu'aux méfaits coutumiers des globiboxeurs s'ajoute actuellement une invasion d'Attacus de children ! »

Georges, n'y comprenant que fifre, quémанда des explications langagières, auxquelles la Flordelmal germanopratine, puisqu'elle en était une, se prêta de bonne grâce. C'est ainsi qu'il recueillit, de la douce bouche de Floribonde, l'histoire suivante, tandis que son stylet s'agitait sur son écran tactile.

« Les globiboxeurs, que nous appelons aussi coups de boule, sont les prédateurs de nos enfants. Ce sont ces rapaces que vous voyez au levant du soleil. Ils happent nos petits et leur dévorent le cerveau, laissant pourrir leurs petits cadavres. De plus, poursuivit Floribonde, des Attacus de children, venus du sud... ce sont ces gracieux papillons aux ailes dentelées que vous voyez là, digressa-t-elle en désignant des lépidoptères voletant de fleur en fleur, des Attacus donc, piquent la peau fraîche de nos bambins. Affaiblis, ceux-ci sont des proies d'autant plus faciles pour les funestes globiboxeurs ». Floribonde éclata en sanglots convulsifs, ses seins tressautant dans son corsage. Georges la regarda un moment, se reprit et lui tendit un kleenex, qu'elle saisit pour se moucher, émettant un charmant son flûté.

« Ne pleurez pas ma mie, je pense connaître une solution possible à vos malheurs. Mais laissez-moi d'abord vous conter ma quête. Georges Cohen-Wrangler, pour vous servir. Je suis l'arrière-petit-neveu de Claude Lévi-Strauss. Si mon grand-oncle s'est passionné pour les peuples, je me suis moi-même orienté vers la linguistique. J'ai étudié à l'université Barthes-Jakobson et, passionné de mots et d'expressions nouvelles, j'ai décidé d'aller à leur rencontre. Est-il vrai que votre communauté fut fondée à l'orée du XXe siècle à la suite du naufrage du Ma bohème, qui emmenait en exil une centaine de poètes germanopratin ? On m'a dit qu'après avoir peiné tout d'abord à construire leur nouvelle vie, vos ancêtres parvinrent toutefois à mettre en place une société fondée sur l'échange oral et écrit. J'ai oui-dire que vous, Flordelmals, avez ainsi cultivé l'art du langage, et inscrit ce dernier comme bien commun de votre humanité, ainsi qu'on peut le lire au frontispice de vos édifices publics... A entendre la merveilleuse précision de votre vocabulaire, je ne me suis pas trompé ».

Floribonde, songeuse, écoutait la chaude voix émise par la bouche charnue de Georges sous sa douce moustache. « Ah, Georges, s'écria-t-elle, vous permettez que je vous appelle Georges, si nous étions en des temps plus pacifiques, je vous convierais à batifoler sur la moquette de perce-muraille, ce sont ces multiples fleurs sur lesquelles nous sommes installés... Savez-vous qu'il s'agit de notre lieu favori pour conter fleurette, voire... forniquer, ajouta Floribonde en rosissant des joues ». Georges, émoussillé, lui saisit la main. Voilà qui le motivait pour être le héros sauveur des Flordelmals.

« Floribonde, je vous ai dit pouvoir faire quelque chose pour vous. Tenez ». Il sortit de sa poche une petite boîte ornée d'une orchidée aux pétales roses et au modeste pistil dressé, la lui tendit : « Voici des graines d'orchidées des vertus, ou Orchis vertuosa. Elles poussent à Jovastère, terre des multiples joies où l'on danse la jova. Cette orchidée est la plus belle, la plus féminine, et la plus bénéfique. Elle fut découverte au Cameroun, par un jésuite allemand. Sa corolle, qui évoque un sexe féminin, possède mille vertus. Tout animal qui s'en approche, puis s'en nourrit – et croyez que son enivrant parfum les motive – ne peut plus boulotter d'êtres vivants, et devient herbivore. Floribonde, ajouta-t-il en saisissant sa main, soyez certaine qu'Attacus et globiboxeurs seront demain végétariens ».

Quelques semaines plus tard, en effet, lorsque les orchidées des vertus firent éclore leurs corolles, ceci fut fait. Et Floribonde pût entraîner Georges pieds nus sur la moquette, conter fleurette et... forniquer.

Carole

## Vacances sur les îles du Grand Océan

Pour me changer de la grisaille des grandes villes du pays Aranker, j'ai décidé de faire un voyage dans les îles du Grand Océan. Comme je n'ai pas les moyens de m'offrir une croisière de luxe, je suis parti à bord du "Ptêt' ben", avec quelques autres touristes aussi radins que moi.

Mille cinq cents kilomètres sans escale à bord d'un rafioteur comme le "Ptêt' ben" ont été la partie la plus pénible du trajet. A l'aller encore plus qu'au retour... L'équipage ne comporte que trois hommes : un marin Eglendeur plutôt taciturne, le mousse Arazé, et l'impayable capitaine Déconan. Celui-ci

aime répéter qu'au début de sa carrière, ils étaient deux capitaines qui possédaient des bateaux identiques : "le Ptêt'ben", et le "Kikoulrapa", et que leur jeu préféré était de parier sur celui qui coulerait en dernier. Quand on lui parle du "Kikoulrapa", ou du capitaine Patanktoi, il se signe en regardant l'océan, et se plaint de n'avoir jamais pu toucher l'argent, resté sur le bateau au moment du naufrage.

A l'arrivée à Saint-Louis, le seul port de l'île Quixico, nous avons été charmés par l'accueil des Arpèches : quelques belles femmes brunes nous ont passé un collier de fleurs violettes autour du cou en chantant "money money", et en tendant la main.

Cette curieuse coutume est encore un mystère pour moi. C'est en tous cas la preuve que les Arpèches sont un peuple sympa et accueillant. La principale occupation des hommes est la pêche à la ligne, et celle des femmes la cuisine du poisson. A l'exception de quelques commerçants qui vendent principalement du poisson. La nourriture ? Du poisson, toujours du poisson : fricassée d'épinochette à couscous, brochette de peigne des fonds, court-bouillon de limande-scie, guêpier aiguillonné en papillote, et j'en passe (et des pires).

Heureusement, les paysages sont magnifiques, il y a de belles plages de sable fin bordées de mélèzes balèses sous lesquels on peut trouver un peu de fraîcheur sous ces latitudes tropicales. En s'aventurant à l'intérieur de l'île, on trouve le bagenaudium violum, arbuste avec les fleurs violettes qu'on m'a passé autour du cou, mais pas les jolies brunes, sans doute occupées à cuisiner le poisson. Tout n'est pas perdu, car le parfum suave de ces fleurs me permet d'échapper momentanément à l'odeur de poisson qui règne à peu près partout sur l'île.

Finalement, c'est sans regret que j'ai repris la mer sur le "Ptêt ben". Bien sûr, il me faudrait supporter le mal de mer, la nourriture du bord (essentiellement du poisson), et les plaisanteries stupides de l'équipage pendant deux semaines... mais je savais que je retrouverais le bon cassoulet du resto du coin de la rue, et que je dormirais bien mieux chez moi que dans les cases minuscules de l'unique hôtel de Saint-Louis de Quixico à lutter contre les moustiques.

Il y a des moments où on se demande bien pourquoi on dépense autant de fric pour aller dans des coins impossibles, alors qu'on est si bien chez soi.

Jean-Pierre

## Voyage au Constantibet

---

Kivala tours, l'agence de voyages bien connue, m'a proposé un voyage au Constantibet, contrée restée encore très sauvage. Après avoir traversé l'océan Kivuloire, je suis arrivé au port d'Analiban, grande ville de l'Aranker. Toutefois, la région devient montagneuse et désertique dès qu'on s'éloigne de l'océan. Les routes sont acceptables jusqu'à la frontière du Constantibet, mais, au-delà, il n'y a plus guère que des pistes difficilement praticables, même en "cat-cat", sorte de char rudimentaire en forme de chat utilisé par les Emansapés.

La population est très dispersée, et j'ai été surpris par la variété des ethnies qu'on peut y rencontrer. De nombreuses tribus, comme les Oligophrènes, les Nonnonnons, et les Eglandeurs, se disputent les rares territoires fertiles, comme les vallées de la presqu'île Jovastère, où poussent le poireau géant des Vosges et la pomme "Hello" qui constituent l'essentiel de leur nourriture.

Les Emansapés, qui sont plutôt des chasseurs, constituent une exception. Leur mets préféré est le cobaye cow-boy, petit rongeur à la vue perçante qui, comme chacun sait, vit sur le dos du léocastor, animal presque aveugle, mais qui court très vite.

Le cri du cobaye cow-boy est un claquement sec qui ressemble à un coup de feu. Pour diriger le léocastor, il a une méthode simple : un coup pour aller à droite, deux coups pour aller à gauche, une rafale en cas d'arrêt d'urgence (par exemple un arbre sur la route du léocastor).

J'ai eu la chance d'assister à la chasse traditionnelle du cobaye cow-boy par les Emansapés.

Trois hommes montent à bord d'un "cat-cat". L'un d'entre eux, probablement le chef, est confortablement installé au volant, d'où il dirige la manœuvre. Le deuxième pédale pour faire avancer le véhicule. Le dernier, muni d'un fusil et d'un panier, saute du cat-cat et va se planquer derrière un arbre.

Il tire des coups de feu en l'air pour désorienter le léocastor et lui faire percuter l'arbre. Avec un peu de chance, le cobaye cow-boy lâche prise et s'assomme lui aussi contre l'arbre. A ce moment, le chasseur saisit le petit rongeur, le met dans son panier, et court à toute vitesse vers son cat-cat.

Le léocastor est laissé sur place car sa chair est immangeable. De plus, il reprend ses esprits en quelques secondes, même après un choc à plus de 50 km/h sur un arbre.

Cette chasse est très dangereuse car le léocastor, privé de son guide, devient très agressif. Même s'il ne voit pratiquement rien, son excellent odorat lui permet de détecter un homme à quinze mètres. Malheur à celui qui n'a pas regagné le cat-cat à temps, car ce carnivore aux canines acérées raffole visiblement du mollet de chasseur.

Jean-Pierre

## 6 mois déjà,

---

La grisaille parisienne recouvre peu à peu le bleu des souvenirs de mon séjour chez les murmureurs. Je cherche ma détermination disparue, je peine sur ma thèse, ma vie me pèse, comme Bashung, j'ai dans la tête des montagnes de questions où subsiste leur écho.

Je me lève, arpente les rues, ronronne dans le métro, ronchonne dans le boulot, je ne me reconnais plus. A la radio, la crise, la crise, la crise la crise...

Je pense de plus en plus à ce que m'a raconté Yann, l'autre jour à la cafèt, cette communauté, au nom si ridicule et doux à la fois, les Omosensuels. Et si je les rejoignais.

6 mois déjà,

Me croiriez-vous si je vous disais que je l'ai fait ? Eh bien, je l'ai fait, j'ai tout plaqué.

Largué ma thèse, mon appartement, casé mes meubles chez Emmaüs, j'ai pris mon billet d'avion, mes quelques économies, 2 valises et direction l'île du septentrion où souffle le froid et le chaud. C'est sans doute l'acte le plus audacieux qu'il m'ait été donné de commettre, celui qui ne figurera pas dans mon CV déjà bien fourni de petite universitaire, promise à un avenir sans surprise.

Cela n'a pas été simple de les trouver. On en parle mais personne en fait n'avait pu me dire exactement où ils étaient. Pas de carte, comme dans le film de D Boyle, pas de plage non plus ni d'île paradisiaque.

A force de persévérance, de soirées au comptoir et d'un bon nombre de bières j'ai enfin obtenu le renseignement. Plus au sud, à 2 jours de 4x4 de la ville, les Omosensuels se sont établis dans un cirque naturel au cœur d'un massif de petites montagnes.

La communauté m'apparut au sommet d'un escarpement rocheux, toute en courbes et en rondeurs. Nichée dans un creux de terrain, une longue bâtisse de rondins avait été construite autour d'un petit lac alimenté par une source chaude.

De là, j'apercevais un groupe de gens dans l'eau, et je pouvais percevoir l'éclat de leurs voix. A pas lents, je m'approchais, mes certitudes restaient accrochées aux empreintes que je laissais derrière moi, le doute collait mes semelles à la terre humide, mon assurance quant à elle avait déjà fait demi tour !

Et puis, j'ai été là, devant l'entrée, et ils étaient là face à moi, et ils m'ont accueillie.

Ils m'ont raconté, la vie qui pèse, qui perd son sens, le dégoût de tous les « ismes », capitalisme, libéralisme, individualisme, égotisme, sarkozisme, intégrisme, racisme... parfait écho de mes propres réflexions.

La communauté abritait des hommes et des femmes de tous horizons. Ils m'expliquèrent pourquoi avoir choisi ce nom d'Omosensuels.

Omo, comme hommes, mais sans le « H » d'une humanité qui a oublié ce qu'est être humain. Omo, comme la lessive, celle du sketch de Coluche, absurde, pour un grand nettoyage des neurones, un lavage de cerveau anti-isme.

Sensuels, parce que cette communauté ne se réclame pas du peace and love du power flower des seventies. L'amour est affaire de chacun, sensualité pour libérer un corps par trop malmené, aseptisé, dégraissé, musclé, exploité par la dictature marchande et la pression médiatico-sociale.

En quelques jours, j'ai quasiment oublié mes routines passées. Je me suis laissée aller à la douceur des choses, à ces longs bains chauds, à ces repas préparés et pris ensemble, à ces soirées riches des découvertes de chacun.

Ainsi, j'ai découvert Paul, horticulteur passionné, spécialisé dans les roses. Obtenteur m'a-t-il précisé, c'est comme cela qu'on appelle les créateurs de nouvelles variétés.

Il travaillait à une idée rigolote et me montra sa dernière création, la rose barbecue, née d'élucubrations tardives post grillades. C'était un magnifique spécimen de rose d'un rouge sang de bœuf, dont les pétales à l'aspect velours s'ornaient de petits éclats noirs charbonneux.

Véronique

### Sac à dos

Joséphine souffrait derrière son guichet de poste. Qu'était devenue la petite campagnarde, si joyeuse au milieu de ses animaux, poules, canards, l'âne Igor et Léon le vieux bâtard dont le départ de la ferme avait précipité la fin. Elle n'avait connu que ça. La ferme c'était toute sa vie, mais elle avait dû vendre. Après la mort de ses parents tout était allé de mal en pis. Trop de travail, trop de vieilles pierres en attente de rénovation, les factures s'étaient empilées, les impayés accumulés, les huissiers, et pour finir les agents immobiliers. Noémie, une vague cousine, fut sa providence.

Elle lui avait proposé de l'héberger et l'avait pistonnée pour entrer à la poste. Fini les paysages familiers qui composaient son quotidien, le caquètement des poules, le cancan des canards. Quand elle arrivait derrière son guichet, les volatiles qui attendaient leur blé étaient d'un tout autre genre. Ça la déprimait d'être enfermée. Derrière sa vitre elle se faisait l'effet d'un poisson rouge dans son bocal. Elle consultait un psy depuis peu, mais à la tristesse s'était ajoutée la peur.

Une impression de menace, vague, imprécise, insidieuse, collait à sa peau, la maintenant en état d'alerte, aiguissant sa vigilance, épuisant ses forces. Alors à la vue du sac à dos oublié dans la cabine, elle avait paniqué. Des terroristes, une bombe peut être, un nouvel attentat qui sait... Elle avait appelé la police.

Alfredo, l'Argentin, comme on le surnommait dans le quartier, venait de finir son petit noir au café du coin. Il avait donné son dernier billet et allait à la poste pour faire un retrait. En franchissant le seuil, il se retrouva brusquement encadré par 2 agents de police visiblement pressés d'entrer aussi. Pas très grand, Alfredo se trouva coincé entre deux gaillards d'au moins vingt centimètres de plus que lui. Si le comique de la situation ne lui échappa pas, il n'en laissa rien paraître. Le trio, dans une poussée collective, parvint à s'extraire de l'encadrement et fit une entrée quelque peu remarquée par les autres clients qu'autant de précipitation étonna.

L'espèce de gros téléphone d'un des policiers tomba à terre et dans un claquement laissa échapper un petit morceau de plastique noir. Ils pourraient se renseigner au sujet des portables miniatures, se dit Alfredo, c'est indispensable.

« Mesdames et Messieurs, votre attention, SVP, nous sommes là pour un contrôle, veuillez rester à l'intérieur durant le temps de notre intervention ! », claironna un des agents.

Une vague d'inquiétude parcourut la salle, une petite fille aux dents de traviole se rapprocha de sa mère et se colla à elle. Alfredo bien décidé à ne pas être retardé par ce contre temps se dirigea vers le guichet. Joséphine était tétanisée, les yeux braqués sur ces deux policiers près de la cabine, elle ne vit pas tout de suite l'homme qui se tenait devant la vitre.

Alfredo se demandait quand cette fille voudrait le regarder et commencer à s'occuper de lui. Il l'observait sans trop d'impatience. Son visage trahissait sa peur et une tristesse, comme une ombre, habillait son regard. Il se rappela son pays et le souvenir lointain d'une femme qu'il avait aimé et tué. Il était bricolo, Alfredo, à cette époque. Un accident tragique, voilà, absurde aussi, comme peut l'être la vie.

Il réparait la fenêtre de l'appartement du 3<sup>ème</sup> étage qu'il louait dans un des quartiers populaires de Buenos Aires. Il avait posé sa boîte à outils sur le rebord de la fenêtre pour avoir tout à portée de main, par commodité quoi ! Il l'avait vue arriver en bas, dans la rue, elle avait levé la tête et lui avait fait un petit signe avant de monter. Il avait levé le bras pour lui répondre, heureux comme un amoureux. La boîte à outil avait basculé dans le vide. Morte sur le coup avait dit les pompiers.

Après cela, sa vie avait suivi la trajectoire de la boîte à outils, une chute vertigineuse. Puis il était venu vivre en France, loin de ce passé qui encore aujourd'hui voilait son regard de cette ombre familière qu'il reconnaissait chez la guichetière.

Les policiers avaient retiré le sac de la cabine. Accroupis, ils avaient ouvert la petite poche latérale, et tirèrent sur la fermeture principale. L'explosion, énorme, balaya l'immeuble dans un fracas de vitres et de béton.

Véronique

## Situation problématique

Mary-Ann roule à toute allure dans les rues chics de Londres : sa fille va accoucher. Elle appuie sur le klaxon et brûle un feu rouge. La clinique est maintenant à deux pas. Une tempête souffle violemment. La pluie commence à tomber dru. Au moment de freiner avant de tourner, elle voit un homme s'écrouler sur le trottoir, une sorte de boîte à outils ayant heurté sa tête venant du premier étage. Sous l'effet du choc, la bouche ouverte de l'homme expulse quelque chose : on dirait un dentier. Elle s'arrête, hésite, on est devant la clinique. Elle se gare juste devant l'entrée des urgences, fait entrer sa fille pliée en deux sous l'effet d'une contraction et court vers l'homme à terre : il semble assommé ou pire. Mary-Ann ramasse le dentier : il est dégoûtant, pas même lavé par l'averse mais son effroi devant cette situation compliquée dépasse son écœurement. Sans pouvoir articuler un mot, elle présente le dentier à l'employée de l'accueil : celle-ci devient alors livide puis se met à vomir. Mary-Ann s'aperçoit alors que la jeune femme est aussi enceinte. Elle peut enfin appeler de l'aide : un vieil ambulancier arrive, trapu, rougeaud, cheveux noirs en catogan, yeux enfoncés dans les orbites, chaîne en or et Saint Christophe autour du cou.

Mary-Ann doit se reprendre : elle se redresse, lève le menton, toise l'homme d'un implicite « nous ne sommes pas du même monde » et d'une voix se voulant ferme et hautaine, lui indique que sa fille a les douleurs de l'enfantement et qu'un homme blessé ou mort peut-être gît à terre sur le trottoir sous une caisse à outils.

- Good Heavens, n'y a-t-il donc personne ici ?

- Madame voit bien que je ne suis pas là !

L'homme fait alors appel à qui de droit puis va s'informer de la situation sous la pluie battante : le malheureux, gisant à terre semble bouger et gémit bruyamment.

Quelques instants plus tard, notre ambulancier s'acharne toujours à essayer d'ouvrir cette curieuse caisse à outils. Il n'en a jamais vu de pareille : un digicode sur le couvercle en commande l'ouverture. C'est bien étrange. Il va appeler son copain Freddy, as des nouvelles technologies. Encore un sujet pour un roman policier, se dit-il. Au moment où il entre dans le bureau voisin pour téléphoner, un bruit d'explosion se fait entendre. Il revient sur ses pas : la boîte à outils est défunte et tout ce qu'elle contenait semble avoir fondu !

L'énigme est la suivante : sachant que l'homme du trottoir se nomme Mortimer, trois questions se posent :

Premièrement, pourquoi Mary-Ann, femme tyrannique, a-t-elle placé une boîte à outils facétieuse sur le rebord d'une fenêtre ?

Deuxièmement, il y a deux fois le mot « deux » dans ce texte : quelle est l'intention de l'auteur ?

Troisièmement, Blake est-il le père de l'enfant de l'hôtesse d'accueil ou de l'enfant de la fille de Mary-Ann ?

Catherine 1

## Entrecroisements

---

« Sur le trottoir devant « Les miches d’Auguste », la boulangerie-pâtisserie de la rue d’Ulm, la file s’allonge et s’allonge encore. Pousse la porte et retiens ton souffle. A l’intérieur, un silence pesant. Tu n’entends que la respiration un peu sifflante de la jeune fille devant la caisse. Ses yeux noirs brillent de l’éclat bleuté de ses larmes, ses dents blanches mais mal plantées déparent son visage. Le silence est épais, les visages graves. Il y a juste un homme avec encore, sur la face, un sourire qui signe son hilarité.

Madame Auguste s’adresse à lui : Monsieur Dulard, un demi-bâtard, comme d’habitude ? L’atmosphère se détend, et tu penses in petto que tu n’iras plus aux Miches. En effet, est-ce le sort qui s’acharne ? En tout cas, tous les teigneux de la terre semblent s’y donner rendez-vous. Même toi, d’ordinaire si placide, tu t’y es déjà énervée. Devant toi la file se tasse, s’amenuise. Il y a la vieille dame, toujours bien mise, et si mélancolique. Madame, madame... ah oui, Henriette Beauregard. Un jour au parc Dulac, elle t’avait raconté le fond de sa tristesse, cette lettre d’amour à jamais disparue, les derniers mots de l’être aimé qui repose non loin au cimetière des Lilas.

Tu songes alors à l’entrecroisement des trajectoires si singulières, aux hasards heureux, à la pathétique richesse humaine. La queue se réduit encore. C’est le tour de Karim, le p’tit beur du quartier, grande gueule mais pas mauvais bougre. Son sac à dos, à demi ouvert, laisse échapper un effluve de vieilles chaussettes.

Une flûte bien cuite, une, claironne la boulangère. Karim jette trois piécettes, rompt le quignon du pain, le croque. Lorsqu’il sort, c’est en émettant, cling !, un bruit de porcelaine brisée.

Et merde, je l’avais acheté pour la fête des Mères, lance-t-il en repartant. La porte claque, la clochette sonne. Patience, c’est le tour d’Henriette. Elle prend son petit pain aux noix et sort de son pas prudent. Trois chocos, un croissant, et une tarte aux tomates et aux olives qui fera le dîner, avec une salade verte. C’est quand même bon chez la mère Auguste. Tu sors sur le trottoir, tu t’avances jusqu’au square.

Assis là sur un banc, Henriette et Karim, rencontre blanche-beur, vieille-jeune, précieuse-caillera. Tu mords le coin du croissant, observe du coin de l’œil. Henriette pleure, Karim semble ému. Dans ses mains, des éclats de porcelaine bleue. Entre les doigts fragiles d’Henriette, une lettre jaunie, trouvée parmi les débris du coffret brisé.

Elle déplie la feuille et...

Carole

## La lettre volée

---

« Alfredo, le danseur argentin aux cheveux noirs gominés vers l’arrière, lissés, a décidé ce matin de faire un petit écart à son régime. En effet, pour rester svelte, léger et souple, il fait très attention à sa ligne, donc à ses menus. Car la cinquantaine est là et, avec elle, le risque d’une bedaine déshonorante et disgracieuse. Il veut à tout prix garder son profil de presque jeune premier : nez fin, bouche close telle une balafre rouge de sabre dans son visage mordoré. Oui, toujours close sa bouche, cela lui donne un air grave. Son entourage le trouve même un peu taciturne.

Mais voilà, aujourd’hui, il a envie d’un peu de douceur, de gâterie. Aussi, c’est d’un pas allègre qu’il s’est glissé dans la file d’attente de la boulangerie de coin. Quelques personnes, avant lui, attendent. Parmi elles, une des employées de la Poste voisine que l’on voit chaque jour étaler au guichet sa tristounette mine de personne dépressive. D’ailleurs tout est dépressif chez elle : sa vêtue, son vieux sac à dos défraîchi, où la crasse forme un liseré vert au niveau des coutures.

Ce matin, Nadine, notre guichetière, ressent comme un début de mieux-être. A l'arrivée d'Alfredo, elle s'est retournée et, étonnant de sa part, lui a fait un gentil sourire. Alfredo, qui n'a pas de femme dans sa vie, qui pleure toujours la lettre volée de sa danseuse tant aimée des années soixante-dix, lui sourit à son tour. Malheur, sa bouche s'ouvre en grand et laisse apparaître une dentition affreuse. Nadine, pétrifiée devant cette vision, et qu'un petit vent follet chatouille depuis peu, se met à pouffer de rire. Elle sort alors de son sac un petit peigne comme on n'en fait plus, vieux, aux dents noircies par le temps et un peu ébréchées, le montre à Alfredo et se moque effrontément de lui, comparant son peigne à sa dentition. Mortifié, il s'approche d'elle en fulminant et lui plante ses chicots dans la main qui tient l'objet de son courroux.

A ce moment-là, la voisine de Nadine, dont le ventre proéminent dénonce une grossesse avancée, s'affaisse sur le sol : l'accouchement est imminent. Le docteur Mortimer, également dans la file de clients, se précipite pour aider la parturiente. Dans sa précipitation, il ne voit pas la boîte à outils en équilibre précaire sur le comptoir (mais pourquoi était-elle là ? Mystère), cogne un personnage de la queue qui s'allonge de plus en plus : on rit, on pleure, on hurle, on se bouscule, et voilà que tout à coup une voiture lancée à toute allure, gyrophare tonitruant pointe à l'horizon.

Du coup, tout s'arrête net. L'accouchée ne pousse plus, plus personne ne rit ou ne pleure, la foule est comme statufiée. Pourquoi la police ? C'est un voisin qui, entendant ce charivari, les a appelés. La boulangère se met alors à expliquer le pourquoi du quoi, du qu'est-ce qui se passe, et d'affirmer que l'Argentin n'y est pour rien. En effet, avec son teint basané, les policiers l'ont tout de suite interpellé, délit de sale gueule. Les choses devenant plus claires, les gens se remettent à papoter, à rire même, une ambulance stoppe et emmène notre accouchée. Nadine reprend son air penaud et tristounet. Alfredo se jure qu'on ne l'y reprendra plus à s'acheter des sucreries, et repart chez lui en rêvant à sa lettre volée, ces mots d'amour cachés dans un coffret qu'un commissaire priseur a adjugé à un badaud désabusé.

Hélène

## Madame de Courant d'Air

Antoine, chauffeur livreur assermenté, de bonne présentation, sonne à la porte 113, au domicile somptueux de Madame De Courant d'Air, pour lui livrer un précieux paquet recommandé. Surprise et très émue, Madame De Courant d'Air ! Car elle pense tout de suite, sans même l'avoir ouvert, récupérer enfin la petite boîte en porcelaine à laquelle elle était si attachée... Elle prie Antoine de bien vouloir patienter et, précautionneusement, défait méthodiquement l'emballage, il ne faut rien gaspiller, elle garde toujours papiers, rubans et ficelles, ça peut toujours servir !

Mais quelle déception ! Quel désespoir ! Les larmes jaillissent de ses grands yeux d'un noir bleuté, coulent sur ses joues si pâles... Ce pauvre chauffeur-livreur est désespéré, essaye tant bien que mal de la reconforter en lui montrant que l'objet livré est magnifique et extrêmement rare, un vrai petit bijou ce portable miniaturisé !

Madame De Courant d'Air sèche ses larmes, s'évente, regarde à nouveau l'emballage, qui a pu lui faire cet envoi ? Elle a beau chercher, ne voit pas ! Et que peut-elle bien en faire ? Elle ne connaît absolument pas l'expéditeur et demande à Antoine, au moins, de lui expliquer le fonctionnement de cet appareil.

Mais Antoine commence à s'énerver, il a autre chose à faire que d'écouter ces jérémiades : Z'avez qu'à lire le mode d'emploi, c'est plus facile, moi, je dois continuer ma tournée, au revoir, Madame, et notre chauffeur-livreur remonte dans sa voiture et poursuit sa route à travers la campagne verdoyante jusqu'au hameau où habite un certain antiquaire avec lequel il aime bien discuter. Or, ça tombe bien, il a justement un colis à lui remettre. Tous deux bavardent un bon moment, et

l'antiquaire lui explique avoir acheté une superbe boîte en porcelaine finement décorée dans laquelle il a découvert une lettre d'amour datant de la dernière guerre ! C'est si touchant qu'il cherche depuis longtemps comment faire pour retrouver la destinataire. Dis-moi, Antoine tu n'aurais pas une petite idée, toi qui connais beaucoup de gens dans la région ?

Antoine, intrigué, curieux, demande d'abord à voir et lire cette lettre d'amour. Dès qu'il voit, non pas une simple petite boîte, mais un superbe coffret, une merveille, il pense que le message doit être sublime et est impatient de le lire. L'antiquaire lui tend ce véritable poème et dès cet instant, Antoine est persuadé que la destinataire est Madame De Courant d'Air, ça lui correspond tout à fait. Alors il propose immédiatement d'aller lui porter. Il est brave l'antiquaire, pas méfiant du tout et remet à notre chauffeur-livreur, après avoir confectionné un joli paquet, le précieux objet contenant ce poème d'amour.

Tout le long de la route, Antoine fait fonctionner ses méninges... Puisqu'il va rendre heureuse Madame De et qu'elle n'a visiblement pas envie du portable miniaturisé, il pourrait bien se l'octroyer ? Et notre homme va monter tout un stratagème, évoquant une erreur de sa part, s'en excuser, récupérer ce qui ne lui était pas destiné et lui remettre en cadeau cet objet auquel elle tenait comme la prunelle de ses yeux ! Si vous aviez vu le bonheur, l'émotion, la joie de cette Madame De Courant d'Air ! Inimaginable, mais ce n'est rien ! Que sera-ce lorsqu'elle va découvrir le poème d'Amour de Celui qu'elle a tant aimé !

C'est alors, qu'une autre surprise surgit, d'un tout autre caractère... Qu'a-t-il bien pu se passer ? Brusquement, notre chauffeur-livreur, Antoine, se retrouve encadré par deux géants à l'imposante stature, et malgré le sérieux de la situation, est pris d'un irrépressible fou rire !

Simone

## L'appareil dentaire

"Madame ! Madame ! Vous avez fait tomber quelque chose de votre poche !" s'exclame le chauffeur de taxi. La dame retourne sur ses pas, et remarque la mine dégoûtée du chauffeur qui lui désigne un appareil dentaire sur la banquette arrière. Elle jette un coup d'œil, et recule, épouvantée.

- Mon Dieu ! Ce n'est pas à moi ! Quelle horreur !!!

- Je ne dis pas que c'est à vous, Madame, mais il n'était pas là avant que vous ayez pris place dans la voiture.

- Mais enfin ! Voyons ! Je l'aurais vu. C'est donc vous qui l'avez mis !

- Vous ne croyez tout de même pas que je m'amuse à laisser traîner des saloperies sur la banquette de ma voiture ! Si ça se trouve, c'est une plaisanterie de votre fils qui l'a mis dans votre sac à votre insu, et il est tombé quand vous avez ouvert le sac pour me payer.

- Je ne vous permets pas d'accuser mon fils ! D'autant plus que je n'ai que des filles ! C'est peut-être le client précédent. Comment était-il ?

- C'était un jeune soldat allemand...

- Un peu farceur !

- Pas du tout ! Il était très triste, et il m'a parlé de l'héritage de son grand-père... (elle rit) C'est peut-être la seule relique qu'il a pu sauver de l'héritage après le paiement des droits de succession.

- Quel malheur ! Et maintenant, il a perdu la seule pièce qui reste de l'héritage. Quelle insoutenable tristesse ! Vous allez lui rapporter ?

- Non ! J'en ai marre de rapporter des affaires oubliées. L'autre jour, on a trouvé un sac à dos dans la cabine du bureau de poste. C'était la panique ! Les gens se bousculaient pour sortir au moment où les flics se précipitaient pour entrer ! Je n'ai pas compris s'ils voulaient que les gens restent afin de coincer le coupable, ou s'ils voulaient évacuer tout le quartier. Il me semblait avoir déjà vu ce sac

quelque part. Je me suis approché, et j'ai remarqué la photo d'une collégienne collée dessus. J'ai tout de suite reconnu la copine d'une de mes filles. Alors, j'ai pris le sac, et je suis sorti sous le regard ahuri des flics. Hier, c'est une boîte à outils qui tombe pile devant ma voiture. J'ai juste eu le temps de m'arrêter... Aujourd'hui, c'est un dentier sur la banquette arrière !

- Ce n'est pas que j'ai une dent contre vous. Au contraire, je compatis. Mais vos histoires m'emmerdent. Bonsoir Monsieur !

Jean-Pierre

### Miroirs

De ce visage que j'ai reçu à la naissance, je vais tenter de dire des choses. Il m'a été donné en ressemblances et dissemblances, comme chacun. Le nez droit du père, avec la cloison nasale légèrement déviée. La bouche charnue de la mère, au circonflexe bien dessinée, les pommettes de l'oncle maternel, les cils de la grand-mère. Un assemblage hasardeux qu'il m'a fallu apprivoiser.

Enfant, je ne me sentais pas appartenir. Un regard dans la glace, et une autre, étrange, me contemplait, son œil bleu me fixait. Je fuyais donc les miroirs, craignant ce double inquisiteur. Les mots non plus ne m'appartenaient pas. Ils sifflaient à mes oreilles, s'envolaient lorsque je tentais de les saisir. Les mots n'étaient pas usés, ils luisaient comme des lucioles. Insaisissables. Lorsque l'un d'entre eux s'approchait, s'accrochait à mon épaule, au creux de mon genou, je ne pouvais pas le penser. Mais je pouvais le ressentir.

Grandiose, comme les arbres immenses du parc de Sintra, où m'avait emmenée mon père.

Léger, comme les bulles que je soufflais consciencieusement dans le petit cercle de plastique et qui flottaient, irisées, jusqu'à disparaître.

Triste, comme ma solitude quand tous autour de moi semblaient ne pas me savoir exister.

Lorsque j'ai eu neuf ans, ma mère est tombée malade. Nous avons été envoyés, mes frères et moi, dans une maison de famille où vivaient des enfants qui n'en avaient pas. Il y a eu Abdou, sa peau noire et luisante, Claire aux yeux transparents, les petits pieds calleux d'Hénia, la rousseur de Scott.

Nous nous lavions, chaque samedi, dans les immenses douches collectives. C'est de là que date l'apparition des corps. Les ventres aux nombrils creux ou bombés, les chevelures humides, les teintes infinies des peaux. Une impudeur, pour moi qui n'avait jamais vu un corps nu. Une impudeur qui a laissé la place à autre chose. Le miroir m'effarouchait moins.

Il y avait aussi les corps pré-pubères, presque adolescents, de mes deux frères. Une carnation presque semblable à la mienne mais, sur les mollets, un duvet noir, et sur les bras et autour du sexe, des poils plus drus. Une proximité, presque une promiscuité, l'odeur des corps, les peaux chaudes et légères, quelque chose que je n'avais pas connu auparavant, nouveau et familier, qui éloignait la peur.

De là date l'apprivoisement des visages et des corps. Je ne peux plus me perdre. Tout cela forme un ensemble cohérent, dénué de mensonge.

Carole

### La mer était presque calme ce matin...

La mer était presque calme ce matin ; le silence après la tempête, véritable cyclone ayant tout ravagé sur son passage, le vent ne souffle plus. J'observe les quelques remous, puis doucement tâte l'eau si bleue encore froide de la nuit. Je suis tentée d'avancer, la mer me frôle avec délice, mais pas question de m'aventurer seule vers le lagon, je suis encore abasourdie par la bourrasque, la force de la houle, la violence des pluies diluviennes, alors je recule, tourne le dos un moment à cette vaste étendue aux couleurs chatoyantes, d'un bleu turquoise si lumineux et m'allonge aux pieds de la palmeraie dont le calme impressionnant incite à la méditation.

Comme il fait bon se ressourcer à l'ombre des rayons d'un ardent soleil cherchant à se faufiler à travers la chevelure éparse et feuilletée des cocotiers ! Comme Jean-François aurait aimé être là, près de nous, tu te souviens combien il était proche de la nature, l'observait avec une si délicate

attention comme s'il était avec son cheval, son chat Mickey ou son chien Pluto. Qu'est-il donc devenu celui-ci ?

Une légère brise effleure mon visage, je m'étire, me soulève, mes yeux se portent sur l'infinie beauté de cette île et me souviens tout à coup de familles dont je me suis occupée il y a bien longtemps : Jeanne originaire des Antilles, brave femme si travailleuse avec ses six enfants, et Gaston le Mauricien, un peu tête en l'air mais le cœur sur la main, et combien d'autres venus travailler à Paris qui voulaient à tout prix m'inviter chez eux. A l'époque cela m'était impossible et qui m'eut dit que j'y viendrai un jour ? Ils avaient autant de plaisir que moi à les écouter, me décrivant une vie simple, proche de la nature, attrayante, diversifiée, mais difficile et je comprenais leurs sacrifices, en quelque sorte, d'avoir été obligés de s'expatrier et pour combien de temps ? Chaque fois je me rapprochais de ces instants de vie, comme si j'avais vécu tout cela.

Je me redresse, me lève et marche le long de la plage, jusqu'à l'arrivée d'Anne, et oui, c'est bien elle qui a décidé de venir s'installer ici et c'est là que tout me revient : nos angoisses, nos premières impressions, nos espoirs, nos craintes, et l'accueil chaleureux de toute une population inconnue ou presque. Nous n'avions que très peu de bagages, il fallait attendre l'arrivée des caisses... Deux mois ! Qu'importe, Fabienne, tout de suite, nous a ouvert son habitacle, nous a logés comme si nous faisons partie des siens. Nous ressentions la chaleur d'une amitié naissante, gratuite, spontanée, quelle douceur !

Tout en longeant la côte, piétinant ce sable doux et chaud, le vent se lève à nouveau apportant les odeurs des pins, des tamaris, et soudain, je pense à la côte sauvage, aux rochers, au tumulte des vagues dans lesquelles nous aimions plonger, c'est comme si j'étais à Penthièvre, en Bretagne, où nous venions tous les étés. Là, c'était la liberté, pas de voiture, pas de radios bruyantes, pas de télévisions, nous pouvions jouer dans tout le village, aller jusqu'à la mer comme si nous avions le droit de nous baigner sans nos parents !

Tout me revient. L'attente des pêcheurs, qu'allaient-ils nous apporter aujourd'hui : langouste ou homard, araignées ou crabes, merluchons à la peau brillante et lumineuse ? Ou irons-nous avec Maurice jusqu'au port de Saint- Pierre de Quiberon voir de près l'arrivée des bateaux comme s'il était plus sûr de pouvoir choisir ? Les départs en train pour aller sur la côte sauvage, avec tout un barda la poussette de mes petits frères, les paniers de victuailles pour le pique-nique remplis à ras bord comme si nous allions mourir de faim !

Simone

## Zagora

---

Terres imaginaires, que me donnez-vous ? Quelles sont vos richesses ? Vos visages ? Vos contours ? Terres de voyages, de rencontres humaines, de découvertes d'horizons, de patrimoines, de musiques nouvelles et traditionnelles.

De Paris, à New York, en passant par Venise, l'Italie et l'Afrique... ces terres sont aujourd'hui mes préférées, celles où j'aime aller, revenir... celles qui me font rêver tout au long de l'année, me nourrissent de leurs richesses.

Je les retrouve à travers les lectures, les photos, les disques, la cuisine, les rencontres... Ces terres me réchauffent pendant l'hiver, me permettent de m'évader les jours où le travail, le quotidien prennent un peu trop de place.

Voyage à Zagora dans le Sud marocain, après la ville de Ouarzazate, et la vallée du Draa... Vallée fertile riche de cultures maraîchères, aux portes du désert et de la route vers la Mauritanie... Malgré la progression du tourisme, attiré par le soleil et le dépaysement assuré, cette région a gardé son

authenticité, sa convivialité pour le visiteur qui veut bien s'attarder, prendre le temps de discuter, de prendre le thé.

Zagora est aussi une ville étape, lieu de ressourcement après les randonnées... Un petit hôtel, une piscine, une cuisine avec légumes et épices, le calme... je trouve dans ce lieu une terre d'accueil et de vie tout à fait adaptée pour moi pour quelques moments de détente et de repos. C'est un de mes lieux préférés sur cette terre... Mais je peux en survoler d'autres et partager avec vous d'autres secrets.

Christiane

## La chorale au castor

---

Ils étaient trois vieux garçons, la la la, ils étaient trois vieux garçons  
Ils chantaient trop souvent, la la la, ils chantaient trop souvent  
Ils en oubliaient de manger, oh la la, ils en oubliaient de manger  
D'abord vifs et guillerets, là, ils faillirent trépasser.  
Une bergère vint à passer, mais non, j'déconne, c'était une vieille conne !  
Riches rentiers de l'armée, ils la crurent intéressée, vénale,  
Et dès qu'ils l'eurent admise dans leur chorale,  
Lui firent croire à leur homosexualité,  
Ça tombait bien, elle aussi en était.  
Ils auraient pu le deviner car elle était arrivée en tenue de l'armée,  
Moustache au vent comme qui dirait !  
A Noël, elle leur offrit un castor qui devint la mascotte du quatuor :  
Le quatuor au castor fit de si beaux efforts  
Que ce dernier, tout ravi devint leur chef de chœur et leur mentor :  
Ingénieux architecte et courageux bâtisseur,  
Il se surpassa encore dans ce métier nouveau :  
Il leur fit faire des tournées de concerts et de bar,  
Portant toujours sur sa tête une coupe pour la soif !  
Ils devinrent des stars.  
Plus ils chantaient, moins ils mangeaient et plus ils buvaient.  
Le castor, pas fou, pilotait sa troupe sans boire une goutte,  
Se coiffant inlassablement de sa coupe.  
La vieille conne, autrefois, s'était fait greffer pour se grandir deux jambes de bois.  
Un après-midi de beuverie, avant le concert du soir,  
Elle voulut présenter aux journalistes son castor à l'exercice.  
Celui-ci la prit au mot, troquant l'usage de la baguette de chef  
Contre celui de ses dents,  
Rognant les jambes de bois de la lieutenant Dubois.  
Puis il acheva les trois chnoques à coup de coupes pleines.  
Voilà comment trois chnoques et une vieille conne  
Firent quatre cadavres pleins de gnole  
Et comment un castor put s'acheter une belle bagnole !

Catherine 1

## Lucien

---

Le mot qu'il préfère, tard, parce qu'il n'est jamais pressé, et parce qu'il aime les calembours, alors le mot "tard"... Le motard sur sa bécane, c'était lui. Avec son blouson de cuir, ses bottes. A l'époque, il voulait toujours aller plus vite. Toujours plus vite. C'était sa devise jusqu'au jour où il s'est cassé la figure.

Pour lui, le séjour à l'hôpital, c'était un drame, une abomination. Tout ce temps à tuer, à gamberger, à souffrir... Heureusement, une infirmière sympa l'a beaucoup aidé moralement.

Elle avait toutes les qualités qu'il aurait aimé trouver chez une femme. Lui, célibataire toujours pressé, rêvait de calme, de tranquillité. Il aurait aimé être le mari de cette femme, et même avoir des enfants avec elle, et s'en occuper. Mais elle était déjà mariée, et ce n'était pas possible. D'ailleurs, si elle n'avait pas été mariée, elle ne l'aurait pas traité aussi bien, avec autant de détachement. Au contraire, elle aurait cherché à le posséder, l'attacher de façon à ce qu'il ne puisse pas s'échapper et cela aurait induit sa méfiance.

Il aurait aimé avoir le don de se détacher de tous ses désirs, pour avoir enfin un peu de tranquillité. Son plus grand malheur : gamberger, toujours gamberger. Cela ne s'arrêtait jamais. C'était le problème de Lucien, 25 ans.

Jean-Pierre

## Séparation

---

Les moteurs du paquebot ronflent depuis une demi-heure, elle va partir. Alberto le sait : fini mes mains à sa taille. Une demi-heure qui est peut-être trois minutes ou une, ou dix heures, ce n'est pas du temps, c'est un émoi qui ne se compte pas comme du temps. Le temps. Le temps de maintenant, c'est « elle va partir », du futur immédiat, ça n'existe pas, ce temps-là n'existe pas. Mais le bateau a déjà bougé, là, ce temps-là n'est plus. On est passé dans un autre. Elle ne va plus partir, c'est fini, elle est partie. L'union a fait sécession, c'est l'apartheid du couple siamois, ça se brise entre le bateau et lui, dans ce trait sur l'eau qui s'étire.

Si tu veux grandir, tu dois te séparer. Alberto court le long du quai pour la rejoindre. Il court en parallèle du trait sur l'eau qui s'étire. Puis le trait s'éloigne et ce n'est plus parallèle sauf pour lui pour qui le trait est toujours là. Maintenant le bout du quai, où aller ? C'est physique, elle est encore là, près de lui, il pourrait lui parler, même s'ils ont tout dit, tout conclu, tout fini, elle est là. Il est sur le bateau au bout du trait sur l'eau, là, là-bas. Combien de temps, combien d'espace, il n'y en a pas. Il ne s'est pas passé longtemps, tout un jour, peut-être, ici, là et Alberto a quitté le quai, n'a pas vu la nuit tomber. Au matin, quel jour est-on ? Un premier jour d'un autre temps, peut-être une autre année.

Catherine 1

## Je pense...

---

... Je pense à l'odeur douceâtre du sirop de grenadine que ma grand-mère cachait derrière la huche à pain, au rideau de rubans de plastique qui cliquetaient au passage du vent, je pense aux silhouettes moulées et filiformes des mannequins de podiums, au Manneken-Pis qui glougloute en souriant, aux silhouettes courbées des vieilles passantes de Bruxelles, elles s'éloignent dans la pluie si fine, je pense à ce jeune homme au regard fou qui ne voulait pas qu'on lui vole ses écrits comme on lui aurait pris son âme, au goutte-à-goutte douloureux et salvateur de la chimiothérapie de mon amie au sous-sol de l'hôpital, je pense aux regards vaincus, effrontés, rieurs, penauds, je pense au courage de ceux qui sont venus ici en abandonnant tout, qui fuient la misère pour recommencer ailleurs, à la

douceur souriante de Ouassima et son accent qui scintille, ses doigts teints au henné devant sa bouche qui rit, je pense aux milles pattes noires des mots qui courent sur les surfaces planes des feuilles manuscrites, insectes qui fourmillent et déraisonnent, à la découverte de quatre siècles d'histoire sud arabe gravés sur les parois abruptes d'une montagne de Jordanie, je pense à l'ingéniosité, l'ingénuité et l'incongruité de l'espèce humaine...

Carole

## Rencontre

---

Un tremblement à la surface, un souffle sur mes habits déjà mouillés. Il fait très chaud dans la forêt tropicale. La piste étroite est ma bouée de sauvetage. Sous cette pluie de mousson, je nage dans la quiétude. Tu me précèdes, t'éloignes, je te rejoins, tu m'attends, je repars, tu t'en vas, je reviens, tu progresses, je t'atteins, tu digresses, je t'étreins. Le déluge nous sidère et nous entraîne, nous pénètre et nous retient, nous bouscule et nous perturbe puis nous laisse ivres de rien. Vogue la galère, les icebergs peuvent flotter ici, dériver et puis fondre et se laisser porter, jettes-toi à l'eau, tu verras, c'est si beau.

Catherine 1

## Enjeux de mots

---

Elles le bousculent en passant, les filles en robe moulante, du rire plein les dents et les formes opulentes. Il s'immobilise, le grand maigre, planté sur le bord du trottoir comme un doigt. Son cœur chavire, ses reins soupirent. Sensation, entre répulsion et attirance, lui qui n'en avait pas, qui ne sentait rien. Le voilà dressé là, tel un réverbère, sur l'asphalte noir et luisant. Un chat, famélique et esthète, s'enroule autour de la popeline noire de son pantalon à pli, renifle le cuir sombre de ses souliers vernis puis s'éloigne, la queue en point-virgule.

Au bout de la rue, les rires des filles résonnent encore, leurs hanches lancent un dernier scintillement. Elles s'éclipsent. Et le grand maigre reste seul, désolé, dans l'obscénité noire de son indéfectible chasteté.

Carole

## Terre solitaire

---

Oh Solitaire, perdu dans tes pensées  
Que cherches-tu, éthéré sur ton hémisphère  
A récolter de nouvelles idées, par peur de manquer  
Ou cherches-tu de nouveaux mots pour leur donner du sens  
Tu parais loin de tout, hébété dans ton désir  
De récolter des nouvelles, de t'enrichir  
Les hommes des hémisphères sont loin de toi  
Perdus dans les rivalités,  
Au risque d'enterrer une partie du globe  
Tu vois cela avec recul,  
Habité par le plaisir des mots, de la recherche  
Même une fois enterré, tu parais serein  
La vraie vie de solitaire peut commencer  
Ou se réinventer...

Christiane

## Des idées et un petit vélo

---

Des idées pour quoi ? Ça sert d'en avoir, on peut partir avec seulement ça dans ses bagages : ça ne pèse pas lourd sur le porte-bagage. Le sac à dos est vide, ça fera de la place pour les souvenirs.

Suivre ses idées et pourquoi pas? Il suffit de pédaler. Je ne veux plus me cacher derrière les soi-disant nécessités. Je veux partir demain pour une année. De portail en portail, j'irai, contre vents et marées, gagner mon quotidien sur les chemins.

Un jour, je vendangerai les vignes et de nouvelles idées avec, qui donneront un bon cru si on les laisse vieillir. Un autre, ce sera bonimenteur : j'apprendrai à mentir et on me croira et je serai payée pour cela. Puis je serai indic et je vendrai mon âme et puis après poète: je la rachèterai. Je jouerai du banjo sur les places publiques, on me dira bravo! Je répondrai "c'est vous les braves, moi je m'amuse avec ma muse".

Je ne serai pas marin car la fatigue mange les idées que je veux garder vives : les idées me plaisent, elles m'amuse, elles m'intriguent. Je me cache souvent derrière elles pour rire et puis sans cesse les poursuivre.

C'est un jeu, souvent elles dérivent, cela me déride, et sur mon petit vélo, je me débride, et, de rives en rimes, j'arrive pour poser mes idées usées et en charger de nouvelles sur mon dos pour repartir sur mon petit vélo.

Catherine 1

## Qui peut résister à ma fraîcheur ?

---

C'est moi, Gudule, sans scrupules je navigue à vue. Je balance, j'm'en balance, je vais au gré du vent, sans résistance, la la la... Jamais je ne m'arrête, je mens comme je respire, la vérité connais pas. Trop sérieuse, la vérité. Mortelle !

Je caquète à tue-tête à tous les vents, je vends du vent, et ils achètent ! Ils achètent mon sourire à dents blanches, mes jupes courtes, ma rose dans les cheveux, mon regard de biche. Si ça marche pas, pas grave.

Me voilà œil timide de velours, petit air grave genre Cosette mal nourrie. Ça fonctionne plutôt avec les « elles ». Elles, les dames, ou mieux, les vieilles demoiselles nourries à la messe et au roman-photo. Elles ont pitié de mes jambes maigres et de mes cheveux emmêlés. Elles m'emmènent chez elles, je suis la petite marchande d'allumettes transie. J'ai droit au bain chaud, au chocolat mousseux dans la tasse en porcelaine. Elles veulent remplumer le petit oiseau rachitique. Quelques jours après, requinquée, je m'en vais, en piquant l'argenterie, que je revends sur les marchés.

Petit coucou rêveur, je cherche un autre nid. Voilà un grand jeune homme au beau physique, quoiqu'un peu balourd. Me voilà affranchie, clope au bec, je l'aborde, salut mec ! Je l'effraie mais je lui plais, au grand Yves qui positive. Je lui passe la main sous le bras, sans manière, et dans un petit moment, assis sur un banc, je lui ébourifferai les cheveux, façon un brin maternelle. Après, on va plus loin, dans le fond de son lit on fait des cochonneries. Et puis trois jours après je pars, avec la chaîne hi-fi.

Tiens, un monsieur bien mis. Il dîne seul à table, lunettes d'intellectuel, le nez dans un livre d'Anscombe : philosophie éthique et logique, genre je dissèque le monde. Ces hommes-là, ça aime qu'on les admire. Me voici un peu blondasse, mais chic. Tailleur pied-de-poule, Q.I. de poule. Il m'invite au restau, enfile musées galeries cinés, il me cultive, il pygmalionne, je suis sa Lolita. Je me pose un moment, il est généreux Albert, et plein de sentiments pour sa Gudule qu'il façonne, comme

Frankenstein sa créature. Et puis un jour, suffit, du vent, je me tire, non sans avoir vidé son compte en banque et son coffre plein de lithos et d'œuvres originales, que j'irai vendre aux Puces. C'est moi Gudule, bonimenteuse menteuse, je navigue au vent, sans scrupules.

Carole

## Paul, le rêve (et construire)

---

Paul a ce désir de solitude, de tranquillité pour rêver, penser, écrire, observer puis échanger avec d'autres.

Pour lui, le rêve est important, et il a toujours pensé que c'est un élément aussi fondamental que les éléments matériels comme l'eau, la terre, l'air, le feu. En fait, toutes les constructions sont parties d'un rêve. Il y ajouterait volontiers le bois, élément essentiel de beaucoup de constructions. Et aussi les bois, les bois dans lesquels il aime se promener, car c'est au cours de ses balades en forêt que jaillit l'inspiration...

Son métier d'architecte lui permet aussi d'être en contact avec beaucoup de gens. Il est heureux d'échafauder des projets, de construire quelque chose de concret à partir de désirs insensés, d'exigences fumeuses, ou d'idées farfelues. Pour lui, tout commence par le rêve, qui petit à petit prend forme, comme le ciment, liquide au début, mais qui devient indestructible par la suite.

- Où allez-vous chercher tout ça ? lui demande-t-on souvent.
- En dormant, dans mes rêves, ou alors en me promenant dans les bois.
- C'est pour ça que vous n'êtes jamais à votre bureau quand on vous cherche !
- Et c'est pour ça que je suis aussi productif. Si j'étais enfermé toute la journée dans un bureau, je n'arriverai jamais à rien !

Jean-Pierre

## Jeanne et Juliette

---

*Se disent des cachotteries au fond d'un cachot*

Jeanne et Juliette ont été sévèrement punies et se retrouvent enfermées au fond d'un véritable cachot sans réelle lumière, dans la cave horriblement sombre de leur grand-père Adolphe, là où règne une odeur moite, écœurante, ça sent la vinasse, beurk ! Mais ne les croyez pas malheureuses... Contrairement à ce que l'on pourrait penser, c'est un réel plaisir pour ces deux petites pestes d'en profiter pour se dire des cachotteries, et ça y va, je vous assure !

Jeanne, l'aînée, belle brunette aux yeux brillants en amandes, sérieuse et réfléchie, ne bronche pas, tout d'abord restant silencieuse, assise à même le sol froid et sale, les bras entourant ses genoux la tête enfouie, pensive ! Juliette, petite sœur gracieuse, espiègle, effrontée, au regard coquin ne peut tenir en place, a besoin de bouger, de parler, de fredonner, tire sa sœur par la manche, et ça y est, commence à lui dire des cachotteries... J'ai fait si, j'ai fait ça, et c'est bien fait, Paul a bien raison, Léa est idiote, c'est pas moi...

Alors Jeanne, avec une « douce rigueur » remet les faits à leur place d'après ce qu'elle croit, puis, petit à petit, à son tour lui fait des confidences... C'est moi qui, j'ai pas pu faire autrement, pourquoi tu dis ça, t'exagère... Et un véritable dialogue, « petit patati, petit, patata » et « petit patati » « petit patata », s'instaure entre les deux petites chipies qui en oublient les raisons de leur punition.

Soudain, une lumière éblouissante les surprend, les terrorise, les réduit à un silence angoissant. Que va-t-il se passer ? Qu'ont-elles bien pu faire ? La plaisanterie a assez duré ! Gertrude, la grand-mère vient-elle les délivrer ?

La brave femme est bien malheureuse de voir ses petites filles apeurées comme si elles avaient fait un crime, les pauvres petites ! Mais tout de même, elles ont joué avec le feu ! Eh oui ! Elles ont voulu carrément allumer un feu, sont allées chercher des brindilles de paille dans la grange, pris deux allumettes. Ben voyons, chacune une ! Ne voient-elles pas leur Papy faire ainsi ?

C'est tellement beau le feu ! Elles ont l'habitude de regarder avec délice les flammes aux reflets de cuivre, qui bougent, craquent, dansent, elles voient milles choses dans leurs plis couleur du soleil, c'est magique ! Les étincelles jaillissent comme des nuées d'étoiles filantes. Papy ne craint pas le feu, il trifouille même avec ses mains dans les brindilles, alors, pourquoi pas nous ?

Gertrude, dans un esprit « d'inventivité académique » tente de leur expliquer avec beaucoup de douceur, de chaleur la dangerosité de leur acte qui aurait pu faire de considérables dégâts et leur annoncer avec tristesse et douleur, que leur adorable Minou a été transporté chez le vétérinaire en urgence n'ayant pu digérer le régime « végétarien carnivore » qu'elles leur avaient imposé.

Les petites pleurent à chaudes larmes et se précipitent dans les bras généreusement tendus de leur chère mamie aux yeux brillants et humides. Toutes trois sortent dehors, qu'il fait bon ! L'air est si plein de senteurs variées comme des souffles venant les caresser, se mélanger, leur faire oublier le drame. Alors elles entrent dans la grande pièce de la maison. Les baies grandes ouvertes permettent à l'air embaumé de s'y infiltrer, le calme et le silence semblent les bienvenus !

Simone

## Absences

Je m'appelle Carole. Depuis l'âge de treize ans, au temps où je suis devenue « jeune fille », comme on disait chez moi, je souffre de narcolepsie. L'écriture-même de ce texte m'est une douleur. A chaque instant je tombe d'un sommeil de plomb, irrépressible, un sommeil de drogue profond comme un tombeau.

De ces mini-comas comme des petites morts, je me réveille en sursaut. Ainsi je vis en creux ; mes absences me sont des manques, ils font des trous dans ma vie, comme des abîmes. Je vis en somnambule, en funambule, sur un fil dérisoire. J'en ai vu des pys, psychos, psychiatres, psy, repsy et autres psy. Au départ ils me regardaient avec scepticisme, puis y allaient de leur diagnostic : hystérosomnie, cyclosomnie menstruelle, maniaco-narco-dépression, paranoïa cataleptique.

J'ai eu droit à tout : cures de sommeil, électrochocs, cri primal. On m'a prescrit des somnifères (oui oui), des psychostimulants et autres amphétamines, toute une pharmacopée sous forme de petites gélules, capsules colorées, pastilles sublinguales, ampoules, perfs, lavements, patchs, en intraveineuse, intramusculaire, sous-cutané. En ce moment-même, sur la table de nuit, je les vois qui caracolent, ces satanés petits cachets.

La colère m'a prise ; j'suis allée voir les rebouteux, les herboristes. Une voyante m'a prédit un réveil amoureux, tu parles ! Tu parles.....

Je m'appelle Carole. Ca fait deux mois que je dors uniquement la nuit. Le jour, je vis. C'est Amadou, l'ami d'une amie du Mali qui m'a guérie, d'un regard. D'une main chaude et rêche posée sur mon ventre, d'un breuvage amer.

Aujourd'hui je vis avec ce mystère. Le comment, j'm'en fous. Je vis le jour, je dors la nuit.

Carole

## Le gnome

---

Du sous-bois vaporeux  
s'exhalent les soupirs ténébreux  
d'un gnome errant et malheureux  
J'ai pas de sous, gémit-il, j'ai connu un gars qui s'était acheté  
une maison à St Germain-en-Laye  
avec le Goncourt. Cà paie !  
Menteur, t'as pas d'amis,  
Gronda d'une voix caverneuse le vieux satyre Kroutchoff  
Ton nez a déjà rétréci, pauvre petit corps malade.  
Là-dessus, sans prévenir, muet, hagard et hors de lui,  
Le gnome se jeta sur lui, enfonçant ses crocs  
Profondément dans le cou du satyre  
Et oui, je suis le Saigneur des bois !  
Il se gava du sang de l'ennemi tant et si bien  
Qu'il en vomit puis s'évanouit  
Une fée vint à passer :  
Sur le parterre de sang et de vomi gavé  
On vit fleurir maintes jonquilles, et cyclamen le sol paver  
A quelque chose malheur est bon  
Mais nul ne sait qui, du satyre, du gnome ou de la fée  
S'en est vraiment tiré.

Catherine 1

## Des mots pour le dire

---

L'enfant dans le bras rond de sa mère a le sein au bout de la langue, la langue sur le bout du sein, comme un érotisme intime. Il tète le lait, il tète les mots doux, informulés, les mots qui s'écoulent au sein de sa mère. Le père se tient assis, tout à côté, dans le lit.  
Il voudrait que ce sein soit le sien, ce beau sein aux courbes pleines. Il voudrait que la bouche de l'enfant soit la sienne, pour téter la saveur crémeuse, lactée, moelleuse, pour mettre sa joue sur l'arrondi doux comme un édredon.  
Et l'enfant tète encore et encore, et les mots se forment dans son immense cerveau de petit enfant, comme une empreinte, des mots tout chauds tout beaux.  
Et la mère baisse le regard sur l'intime de cet instant ailé.  
Du coin de l'œil, cependant, elle perçoit le regard chagrin du père, par ce sein alléché.  
Alors elle dévoile un autre globe et, magnanime, lance à l'homme esseulé :  
« Tu veux goûter ? ».

Carole